

PAGES

MANQUANTES

572



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me}. ANNÉE.]

DECEMBRE 1850.

12^{me}. LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

Cinquième Partie.



CHAPITRE VII.

DES que l'empereur eut abdicé, les souverains étrangers se montrèrent faciles en ce qui concernait ses derniers intérêts ; ils déclarèrent qu'il conserverait le rang, le titre et les honneurs des têtes couronnées. Quand à sa résidence, ils lui laissèrent le choix entre la Corse et l'île d'Elbe ; Napoléon préféra cette dernière.

— Si j'allais habiter mon pays natal, dit-il, tôt ou tard on me trouverait trop près de la France. Le séjour de l'île d'Elbe ne pourra porter ombrage à personne. Que me faut-il pour vivre, à présent ? un coin de terre, avec un cheval, et un petit écu par jour.

Le traité de Paris stipula que le gouvernement français lui accorderait un subside de deux millions, et qu'il aurait la liberté d'emmener, en outre du personnel de sa maison, huit cents hommes de ceux de son armée qui voudraient le suivre. Quel que fût le malheur de sa position dans ce moment solennel, il n'oublia ni sa famille, ni ses amis, ni ses serviteurs. Il demanda que les dispositions qu'il avait prises en leur faveur fussent respectées et qu'on ne troublât aucun d'eux dans la possession des biens qu'il leur avait donnés, tels que propriétés, dotations et rentes sur l'Etat. Il stipula également que, sur les fonds particuliers qui lui appartenaient et dont il faisait l'abandon, on réservât une somme de deux millions à distribuer à un certain nombre d'officiers et de soldats de son armée qu'il désignait. On lui accorda tout. Il devait croire que les

conditions du traité seraient religieusement observées ; il n'en fut rien. Bientôt détrompé lui-même, il dit à ce sujet :

— En supposant que les alliés ne soient pas fidèles aux engagements qu'ils ont pris avec moi, je révoquerai mon abdication. Je n'ai renoncé à mes droits à la couronne que pour épargner à la France les horreurs d'une guerre civile, n'ayant jamais eu d'autre but que son bonheur et sa gloire. Ils peuvent m'ôter mon pain ; mais je les défie de m'enlever le cœur de mes soldats : avec eux je pourrai toujours faire de grandes choses.

Ce fut lui qui prit le soin d'apprendre à ceux qui l'entouraient qu'il avait cessé de régner. Fontainebleau devint aussitôt désert. Napoléon ne s'occupa plus que des arrangements de son départ, et vécut comme un simple particulier. Retiré dans un coin du vaste palais qu'il devait encore habiter quelques jours, toutes les fois qu'il entendait une voiture rouler dans les cours, il demandait avec vivacité :

— N'est-ce pas Berthier qui revient ?

— Non, sire, lui répondait-on.

— Si c'est un des *miens* qui désire me faire ses adieux, introduisez-le.

Il s'attendait à revoir, au moins une fois, ses anciens ministres, ses conseillers d'Etat, ses généraux, et tant d'autres qui lui devaient un dernier témoignage d'attachement ; personne ne vint ! Il resta seul avec le petit nombre d'officiers et de serviteurs de sa maison qui avaient résolu de ne l'abandonner jamais. Le grand maréchal Bertrand, les généraux Drouot et Cambroune, le chirurgien Fourreau de Beauregard, le payeur des voyages Peyrusse, les fourriers du palais Deschamps et Baillon, obtinrent de Napoléon la faveur de le suivre à l'île d'Elbe, et lui composèrent une maison peu nombreuse, mais forte de fidélité et de dévouement. Au lieu de huit cents hommes, on ne voulut plus lui en laisser emmener que quatre cents. Tous ses vieux compagnons de gloire voulaient partir avec lui : Napoléon n'eut quel embarras du choix. Toujours conformément au traité de Paris, il devait être accompagné, jusqu'au lieu de son embarquement, par un commissaire de chacune des quatre puissances alliées. Depuis plusieurs jours ces commissaires étaient arrivés à Fontainebleau ; c'étaient le général russe Schouwaloff, le général autrichien Koller, le colonel anglais Campbell et le général prussien baron de Tru-

chess. L'empereur les reçut tous les quatre en audience particulière ; mais il y eut une grande différence dans la réception qu'il fit à chacun d'eux ; celui qu'il accueillit le mieux fut le colonel Campbell. Cet Anglais portait encore sur le front les traces d'une blessure récente. Napoléon lui demanda dans quelle bataille il l'avait reçue et à quelle occasion il avait été décoré des ordres qu'il voyait briller sur sa poitrine ; puis, changeant le texte de la conversation :

— J'ai cordialement haï les Anglais, ajouta-t-il ; je leur ai fait la guerre par tous les moyens possibles ; ils me l'ont bien rendu : maintenant nous sommes quittes. Je vous dirai que j'estime votre nation, parce que je suis convaincu qu'il y a plus de générosité dans son gouvernement que dans aucun autre, continua-t-il en regardant les autres commissaires.

Après que ces messieurs se furent retirés, on remit à l'empereur une lettre apportée à Fontainebleau par un courrier particulier de Savary, qui n'avait pas quitté Marie-Louise. A la lecture de ce billet, son agitation devint extrême. Il le lut deux fois de suite avec attention, le replia convulsivement et le remit dans sa poche en disant :

— C'est impossible !... Un assassinat !... ils n'oseraient !...

Ce jour-là il dina seul et ne voulut voir personne. Dans la soirée, il écrivit à l'impératrice Marie-Louise, qui s'était laissée conduire d'Orléans à Rambouillet pour y voir son père, puis il s'enferma dans sa chambre à coucher avec ses livres et une carte de l'île d'Elbe, sur laquelle il put prendre une idée de la nouvelle résidence qui l'attendait. Dans cet intervalle, le reste de la famille impériale s'était dispersé : Madame mère et son frère, le cardinal Fesch, avaient pris la route de Rome ; les princes Louis, Joseph et Jérôme gagnaient la Suisse, et la reine Hortense était allée rejoindre sa mère, l'impératrice Joséphine, à la Malmaison.

Dans la nuit du 19 au 20, Napoléon éprouva une dernière défection à laquelle il fut plus sensible encore qu'à toutes celles qui l'avaient précédée : son premier valet de chambre, en qui il avait toute confiance, et son mameluck Rustan, qu'il avait comblé de biens, ne reparurent pas. Le matin, ne les voyant ni l'un ni l'autre à l'heure habituelle de leur service, il se contenta de dire, en apprenant leur disparition de Fontainebleau :

— Au fait, j'avais oublié que l'ingratitude était à l'ordre du jour.

La bienveillance que Napoléon n'avait cessé de témoigner à Constant, depuis plus de douze ans qu'il était attaché à sa personne, était telle, qu'au moment même où il venait d'être décidé que, par mesure d'économie, aucun de ses valets de chambre ordinaires ne l'accompagnerait à l'île d'Elbe, il s'en était rapporté à Constant du choix de quelqu'un qui pût le seconder dans son service. Celui-ci avait jeté les yeux sur le jeune M. Marchand, huissier du roi de Rome, dont l'intelligence et la probité lui étaient connues, et qui était fils de la première berceuse de l'enfant-roi. Constant en avait parlé à l'Empereur, qui l'avait agréé, et M. Marchand avait accepté ce nouveau poste avec reconnaissance. Il remplaça donc Constant avec le titre de *premier valet de chambre*, et suivit Napoléon à l'île d'Elbe, comme il devait le suivre l'année suivante à Sainte-Hélène, et mêler ainsi son nom à ceux du petit nombre d'hommes que leur dévouement et leur fidélité ont si justement rendus populaires.

Le 28 avril, à dix heures du matin, les voitures de voyage étaient attelées et rangées dans la cour du Cheval blanc. La garde impériale avait pris les armes et formait la haie. A midi précis, la porte de la chambre où Napoléon s'était retiré s'ouvrit, et un huissier annonça à haut voix : *L'empereur !*

Napoléon paraît. Il tend la main à tous ceux qui sont présents, traverse l'appartement à pas précipités, descend rapidement ce qui reste de la cour la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe : c'est le duc de Bassano, le général Bel-

liard, les comtes Anatole de Montesquiou et de Turenne, le colonel Gourgand, le baron Fain, le colonel Athalin, le chevalier Joanne, plusieurs Polonais, parmi lesquels le général Kosakowski et le colonel Germanowski, qui ont obtenu la faveur de le suivre à l'île d'Elbe, puis les commissaires étrangers et une foule d'autres personnages de distinction. Aussitôt ce groupe l'entoure ; mais il indique par un signe qu'il veut parler. Chacun s'écarte. Tout le monde connaît cette belle scène, qu'Horace Vernet a reproduite d'une manière si admirable dans son tableau des *Adieux de Fontainebleau* ; mais, si populaire qu'elle soit, nous ne pouvons nous dispenser de la rappeler ici, car elle fait partie essentielle du sujet que nous avons choisi. Napoléon s'avance d'un pas ferme vers ses grenadiers, qui tous, le regard fixe, gardent un silence religieux, et alors, d'une voix sonore comme aux jours de ses plus beaux triomphes :

— Soldats de ma vieille garde, leur dit-il, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans, je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue, mais la guerre était interminable ; c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous mes intérêts à ceux de la patrie : je pars. Vous, mes amis, continuez de servir la patrie. Son bonheur était mon unique pensée ; il sera toujours l'objet de mes vœux ! Ne plaignez pas mon sort ; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour être utile encore à votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble !... Adieu, mes enfants !... Je voudrais vous presser tous sur mon cœur ; mais j'embrasserais votre général !

A ces mots, s'adressant au général Petit et lui tendant les bras :

— Venez, général ! ajouta-t-il.

Et il l'embrassa avec effusion.

— Qu'on m'apporte l'aigle, dit-il encore.

Aussitôt le poite-drapeau s'avance d'un pas chancelant, et tandis que d'une main il couvre ses yeux pour cacher ses larmes, de l'autre il incline son aigle. Napoléon saisit l'écharpe du drapeau et la presse plusieurs fois sur ses lèvres en disant d'une voix émue :

— Mes enfants ! que ce dernier baiser retentisse dans vos cœurs !

Le silence d'admiration que cette grande scène inspire est tout à coup interrompu par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion augmente, fait un dernier effort et reprend d'une voix plus ferme :

— Adieu, mes vieux compagnons, adieu !

Et, se dérobant avec vivacité à la foule qui le presse, il s'élance dans une voiture au fond de laquelle s'est déjà placé le grand maréchal, et disparaît dans le tourbillon de l'escorte française qui doit le protéger. Aussitôt un cri immense se fait entendre : c'est celui de *Vive l'empereur !*

Dans un voyage aussi long que celui de Fontainebleau à Fréjus, Napoléon avait un train trop considérable et une suite trop nombreuse pour pouvoir aller aussi rapidement qu'il en avait le désir plus encore que l'habitude. Le soir de cette première journée, il n'était arrivé qu'à Montargis. Il ne s'y arrêta qu'une heure pour souper, et repartit en se dirigeant vers Lyon. Le général Drouot allait en avant. L'empereur, avec le grand maréchal, dans une voiture à quatre places, la seule qui fût attelée de six chevaux, venait immédiatement après. Celles des généraux Koller et Schuwaloff, du colonel Campbell et du baron de Truchsess, suivaient la sienne. Deux autres voitures, chacune à six places, étaient occupées par les officiers de sa maison civile et militaire. Enfin, six fourgons chargés de bagages avaient pris une autre route, à cause de l'impossibilité de réunir sur une seule le nombre de chevaux suffisant.

La veille du départ, des piquets de cavalerie avaient exploré en éclaireurs les environs de Fontainebleau. Il y avait des craintes, et elles étaient fondées. Savary, en sa qualité de ministre de la police impériale, se trouvait alors à Orléans avec les membres de la régence, qui avait été dissoute. Quoi qu'il en soit, il crut devoir répandre quelques agents pour sonder l'opinion et se tenir au courant de l'esprit public. Ceux-ci vinrent bientôt l'avertir qu'ils avaient rencontré dans les environs de Fossard, à peu de distance de Fontainebleau, une bande de cavaliers armés, conduits par un ancien écuyer de la reine de Westphalie, qui, disaient-ils, n'étaient que l'occasion favorable pour fondre sur Napoléon à son passage et l'assassiner. Savary avait prévenu l'empereur de ce guet-apens; on avait pris à tout hasard des mesures de précaution, et les assassins, n'ayant point osé se hasarder contre les cinquante lanciers qui formaient l'escorte particulière de l'empereur, se rabattirent sur les équipages de la reine de Westphalie, qu'ils pillèrent.

On prétendit, dans le temps, que le chef de la bande n'avait d'autre mission que de s'emparer des diamants de la couronne et du trésor que Napoléon emportait avec lui. Mais on ne pouvait faire courir le 20 avril après des valeurs que M. le baron Dudon avait reprises dès le 10 du même mois, et remises au gouvernement provisoire. Ce fut cependant le prétexte dont on se servit pour arracher au général prussien Sacken, gouverneur de Paris, au général Dupont, ministre de la guerre, au préfet de police Anglès, au directeur des postes Bourricque, tous ministres du gouvernement provisoire présidé par M. de Talleyrand, un ordre qui mettait à la disposition du chef de l'expédition les autorités civiles et les postes militaires "pour l'exécution (y était-il dit) d'une mission secrète de la plus haute importance." La reine de Westphalie se plaignit à l'empereur Alexandre, son parent, et réclama les objets précieux ainsi que les diamants et les quatre-vingt mille francs en or qui lui avaient été enlevés. L'écuyer de la reine fut arrêté, et dans l'instruction de la longue procédure instruite contre lui à ce sujet, il déclara textuellement: "qu'il n'avait été chargé de rien moins que de tuer Bonaparte et son fils; que cette proposition lui avait été faite par M. de Talleyrand; qu'en récompense de ce service on devait lui donner deux cent mille francs, le faire duc, lieutenant général et gouverneur d'une province; mais qu'il n'avait accepté cette mission que pour sauver les jours de l'empereur et ceux du roi de Rome; que ce n'était que pour avoir l'air de faire quelque chose qu'il s'en était pris aux bijoux de la femme de Jérôme Bonaparte; qu'il avait remis les caisses enlevées au secrétaire du gouvernement provisoire, et qu'ainsi ils s'en lavaient les mains."

Entre ces graves inculpations et le silence obstiné gardé par M. de Talleyrand et les signataires des ordres délivrés, il est difficile de prononcer. Il y a là un mystère que le temps n'a pas encore éclairci suffisamment.

Une des particularités du voyage, c'est que presque toute la garde impériale était cantonnée dans le pays que Napoléon devait parcourir, jusqu'à Nevers. A son passage, elle se trouvait sous les armes; mais depuis plusieurs jours il lui avait été recommandé par ses chefs de ne faire connaître par aucune parole, par aucun signe, qu'elle plaignît le sort de son empereur. Cette troupe d'élite se montra obéissante en cette douloureuse circonstance. Elle garda le plus morne silence. Ainsi entouré de la milice la plus dévouée que jamais monarque ait eue, Napoléon se montra peut-être plus grand dans cette journée que dans celles qui l'avaient illustré durant sa glorieuse carrière. Il ne fut escorté par sa garde que jusqu'à Briare.

Le 21, Napoléon coucha à Nevers. Il y fut encore reçu aux acclamations de la foule, qui, à ses cris d'enthousiasme, mêla quelques épithètes peu courtoises pour les commissaires étrangers. Ce fut en quittant cette ville qu'il eut la douleur de voir son escorte française remplacée par un corps de Cosa-

ques et d'entendre crier: *Vivent les alliés!* Mais ces contrariétés, quelque pénibles qu'elles fussent, ne devaient être que le prélude des outrages et des périls qui allaient l'assaillir au delà de Lyon, qu'il ne fit que traverser dans la nuit du 22 au 25. Il y laissa une personne de confiance pour y attendre l'arrivée de la poste de Paris et lui rapporter les journaux avec tout ce qu'elle pourrait se procurer de brochures de circonstance. Tandis qu'il changeait de chevaux, un groupe nombreux, stationné devant la poste, fit entendre les cris de *Vive l'empereur!* Ce furent les derniers.

A Valence, Napoléon vit, pour la première fois, des bourgeois et des officiers français avec la cocarde blanche à leurs chapeaux. Ils appartenaient au corps d'Augereau. A l'auberge de la poste, où il s'arrêta, il fut rejoint par la personne qu'il avait laissée à Lyon. Parmi les papiers qu'elle lui apportait, se trouvait le *Moniteur*, dans lequel était la proclamation que le duc de Castiglione avait faite à son armée à l'occasion du retour des Bourbons, et dans laquelle il accusait Napoléon en lui appliquant l'épithète de lâche!... après l'avoir lue, l'empereur se contenta de hausser les épaules en souriant d'un air de mépris. Ce fut également à Valence qu'il entendit crier pour la première fois: *Vive le roi!* Ce cri lui fit éprouver une espèce de tressaillement involontaire. Il ne s'arrêta dans le chef-lieu de la Drôme que le temps de changer de chevaux, et après avoir dépassé Loriol et Derbieres, il arriva le 24, à six heures du soir, à Montélimart, et descendit à l'auberge qui avait été désignée par les commissaires. A peine était-il entré dans la première salle, qui servait en même temps de cuisine, qu'on lui remit un billet cacheté. Il l'ouvrit et le lut:

— Ah! ah! dit-il avec un sourire de mépris, on veut renouveler ce qu'on avait tenté là-bas!... Eh bien! on verra.

Et il se promena dans cette cuisine tandis qu'on préparait à la hâte une des pièces du rez-de-chaussée. Quelques fonctionnaires publics de Montélimart se présentèrent alors à la porte de l'auberge en demandant l'honneur de voir l'empereur. Il consentit à les recevoir, et les questionna avec une sérénité bien remarquable dans un moment où il savait qu'on agitait pour lui, à quelques lieues de là, une question de mort. Ces fonctionnaires lui parlèrent de leurs regrets:

— Que voulez-vous, messieurs! leur répond-il, il faut faire comme moi: se résigner et attendre.

Deux anciens officiers de l'armée, dont l'un était le capitaine Kretly, l'ancien trompette de ses guides, dont nous avons parlé dans le cours de cette histoire, vinrent aussi réclamer la faveur de lui adresser un dernier adieu.

A huit heures du soir on était sur la route d'Avignon. Deux postes plus loin, à Donzère, on fut accueilli par des cris de vengeance. Les habitants avaient célébré dans la journée une fête pour l'arrivée de Louis XVIII en France. Des cris injurieux s'élevèrent. Quelques femmes du peuple, complètement ivres, s'approchèrent en agitant des torches, et adressèrent à Napoléon des injures telles qu'il ferma les glaces de sa voiture en disant à Bertrand d'un ton de pitié:

— Mais regardez-les donc!... Quel hideux spectacle!... Ces femmes sont des furies échappées de l'enfer.

Arrivé à Orange sur les quatre heures du matin, il monta à pied, de compagnie avec le grand maréchal et le général Drouot, la première côte que l'on trouve en avant de Cadrouse. Un fourrier du palais était aussi descendu de voiture et avait pris les devants. Il marchait à environ deux cents pas du groupe impérial, lorsqu'il rencontra le courrier de la malle de Marseille, qui s'arrêta et lui demanda:

— Ne sont-ce pas les voitures de l'empereur que j'aperçois là-bas?

— Non, monsieur, répondit le fourrier, qui avait le mot; ce sont des équipages appartenant à des généraux alliés.

— Pourquoi le nier! Je suis sûr de ce que je dis, et vous-même vous faites partie de la maison impériale. Eh bien! en passant par Orgon, hier, j'ai vu pendre l'empereur en eff-

gie par une bande de mauvais chenapans. S'il passe par là, il est perdu, ils l'assassineront. Imaginez-vous que ces coquins-là ont élevé une potence à laquelle ils ont suspendu par le cou un mannequin revêtu de l'uniforme français, avec un écriteau sur la poitrine, où il y avait écrit : *Voilà ce qui t'attend ici !* Telle est la vérité, monsieur ; ainsi profitez-en si vous voulez.

Ayant dit, il remonta dans son cabriolet et partit au galop. Le fourrier prit le général Drouot à part et lui répéta ce qu'il avait appris. Ce dernier en prévint le grand maréchal, qui rapporta le fait à l'empereur devant les commissaires alliés. Ceux-ci, justement alarmés, tinrent une espèce de conseil sur la grande route, et il fut décidé que Napoléon endosserait un carriek à collet semblable à ceux que portaient la plupart des gens de la suite des commissaires, qu'il se coifferait d'un chapeau rond et qu'il changerait de voiture. La tentative des environs de Fontainebleau ayant échoué, il était évident qu'on en avait organisé une autre à Avignon. Deux jours auparavant, des émissaires venus on ne sait d'où avaient été détachés dans cette ville, et étaient parvenus sans peine à échauffer la populace. Un boucher fameux, l'un des massacreurs de la Glacière, que ses acolytes avaient surnommé *le Vengeur*, s'était déjà mis à la tête de deux cents misérables qui parcouraient les rues en hurlant " qu'ils voulaient boire le sang du tyran et dévorer l'Ogre de Corse. "

En effet, c'était à Avignon que le péril qui grondait comme un orage depuis Valence devait éclater. La veille du jour où Napoléon devait passer par cette ville était un dimanche. Les voitures de son service y étaient arrivées déjà ; elles s'étaient arrêtées à l'hôtel du Palais-Royal. Les officiers du palais et les domestiques qui faisaient partie de ce convoi portaient encore la cocarde tricolore, et, sur leurs boutons, l'aigle impériale. Ce jour-là aussi, des officiers espagnols, prisonniers dans l'ancien château des Papes, avaient été mis en liberté. Cette délivrance avait excité une grande joie dans le peuple, qui avait dansé des farandoles et parcouru la ville aux cris de : *Vive le roi !* Il y a toujours quelque chose à craindre de la populace du Midi, quand elle rit ou quand elle pleure. Des mesures de sûreté furent prises aussitôt ; mais elles ne pouvaient être que fort peu rassurantes, parce que les moyens étaient presque nuls. Il n'y avait que peu de troupes de ligne, la garde nationale n'était pas encore organisée, la force répressive ne consistait que dans les débris de la garde urbaine, dont M. de Montagnat était commandant.

A une heure du matin, une voiture sans armoiries, conduite par trois chevaux et un postillon, se présente aux relais. Le factionnaire qu'on avait posé à cette place crie : *Aux armes !* M. de Montagnat arrive avec quelques hommes ; cette voiture est celle du colonel Campbell, accompagné d'un officier russe que Napoléon, de concert avec les commissaires, avait dépêché en avant de Montélimart. M. de Montagnat demande avec intérêt au colonel si l'escorte de Sa Majesté est suffisante pour opposer une courageuse résistance en cas d'attaque.

— Craignez-vous donc ici une tentative organisée ? répond le commissaire.

— Oui ; et un seul homme tué, tout est perdu si vous n'êtes les plus forts.

M. de Montagnat et le colonel décidèrent alors que le courrier qui faisait préparer les relais arriverait avant l'empereur, et que Sa Majesté changerait de chevaux hors de la ville.

Le colonel continua sa route sur Orgon.

A quatre heures du matin, le courrier qui précédait Napoléon arriva. M. de Montagnat le prévint qu'il devait faire conduire les chevaux à trois cents pas environ en avant de la porte Saint-Lazare, où il était convenu que les voitures s'arrêteraient. Cette porte était opposée à celle par où Napoléon devait venir. Le courrier ne voulut pas d'abord se conformer à cette disposition ; M. de Montagnat fut obligé d'employer la menace pour l'y décider. Une estafette avait été expédiée à franc étrier pour avertir le convoi de tourner la

ville et de se diriger vers ce point. Malheureusement, tout cela n'avait pu s'exécuter si secrètement que quelques habitants n'en eussent eu connaissance. Une foule exaspérée s'était portée de ce côté, tandis que M. de Montagnat, suivi de sa petite troupe, s'y rendait. Il y trouva la voiture de l'empereur déjà entourée d'Espagnols proférant d'horribles imprécations. Il y avait aussi des hommes inconnus dans le pays et qu'on prétendit, plus tard, s'être trouvés là *par hasard*. Malgré ce hasard, l'un d'eux s'était élancé plusieurs fois à la portière pour l'ouvrir et arracher l'empereur de sa voiture. M. de Montagnat, doué d'une grande force musculaire, le saisit et l'envoya rouler dans un des fossés qui bordaient la route. Pendant ce temps, un verdet s'était glissé au milieu des chevaux qu'on venait d'amener, et, le couteau à la main essayait de couper les traits. La foule grossissait ; les manifestations hostiles devenaient de plus en plus menaçantes, tout faisait présager une sanglante tragédie. Un individu complètement ivre, d'une physionomie atroce, et armé d'un vieux sabre qu'il brandissait en poussant d'effroyables clameurs, pose la main sur l'anneau de la portière ; un valet de pied, placé sur le siège de la voiture, tire son couteau de chasse pour le frapper ...

— Malheureux ! s'écrie M. de Montagnat, ne faites aucun mouvement !

En même temps Napoléon, baissant rapidement la glace de devant, avance la tête, et saisissant le valet de pied par le pan de son habit ;

— François ! lui dit-il d'une voix forte mais calme, restez tranquille, je vous l'ordonne !

Tandis que ceci se passait, les postillons s'étaient mis en selle, les chevaux avaient été lancés, et Napoléon était parti au galop au milieu d'une grêle de pierres. Il n'avait eu que le temps de se pencher du côté de M. de Montagnat, à qui il devait la vie, pour lui dire en le saluant de la main :

— Monsieur, je vous remercie.

Cependant de nouveaux périls, plus grands encore, l'attendaient dans la suite de ce voyage, qui devait être si bien vengé, un an plus tard, par la marche triomphale du retour de l'île d'Elbe. Lorsque le colonel Campbell, qui continuait d'aller en avant pour éclairer la marche, arriva à Orgon, toute la populace des environs était rassemblée sur la grande place et criait :

— A bas le Corse ! mort au tyran !

Le maire de la ville, le même qui, quinze ans auparavant, s'était presque mis aux genoux de Napoléon, s'approcha de la voiture du colonel anglais :

— Est-ce que vous êtes de la suite de ce scélérat de Buonaparte ? lui demanda-t-il.

— Non, monsieur ; je suis attaché aux commissaires des puissances alliées.

— Ah ! vous avez raison de ne pas accompagner ce *coquin-là*. Je veux le pendre de mes mains ! Si vous saviez, monsieur, comme il nous a trompés ! C'est à moi, un des premiers, qu'il adressa la parole à son retour d'Egypte. Alors nous détêlâmes les chevaux de sa voiture pour le traîner nous-mêmes : aujourd'hui je veux me venger des honneurs que je lui ai rendus ; je l'attends !

Pendant ce colloque, le colonel était entré dans l'auberge pour dépêcher son domestique aux autres commissaires, afin de les prévenir des dangers qui menaçaient encore l'empereur. Ce courrier rencontra la voiture impériale à la hauteur de Saint-Andéol, et rendit compte de sa mission au général Koller, qui se trouvait en tiers avec Napoléon et le grand maréchal. Cette fois il fut encore décidé que l'empereur endosserait une redingote d'uniforme du général Koller et partirait avec lui en avant ; mais lorsque, pour plus de sûreté, on l'engagea à mettre une cocarde blanche à son chapeau, malgré les instances qu'on lui fit, il ne voulut jamais y consentir ; et, précédé d'un de ses piqueurs nommé Amaudru, il continua de se diriger sur Orgon, accompagné seulement du général Koller.

Le premier objet qui frappa la vue de Napoléon en descendant de voiture à l'auberge de la poste, fut un mannequin à peu près comme lui et suspendu par une corde à une potence plantée à droite de la place. Un groupe considérable entourait, en poussant d'affreuses clameurs, ce mannequin que le vent faisait balancer. L'empereur détourna la tête et se hâta d'entrer dans la maison. Elle était, comme toutes les auberges de la Provence, bâtie au milieu d'une cour entourée de murs, avec deux portes, l'une, d'entrée principale, l'autre de sortie, et donnant sur une espèce de ruelle qui aboutissait à la grande route. Le maître de l'auberge, voulant soustraire les voyageurs à la fureur du peuple, fit fermer la grande porte et pressa les postillons d'amener les chevaux. On se hâta d'atteler, et la voiture dans laquelle montèrent Napoléon et le général Koller fut enlevée au galop. Les commissaires étrangers, n'ayant pas voulu déjeuner à Orgon, payèrent les apprêts déjà faits, et rejoignirent l'empereur à Saint-Canat, à l'auberge de la Calade, où il était arrivé quelques instants avant eux.

En entrant dans cette autre auberge, Napoléon et son compagnon de voyage s'étaient approchés de la cheminée. Le piqueur Amaudru et le domestique du général autrichien se tenaient respectueusement à quelques pas en arrière. Selon ses habitudes de familiarité, Napoléon avait adressé la parole à la sœur de l'aubergiste. Cette femme, disait-on, blessée l'année précédente par des gendarmes, en défendant son mari malade que ceux-ci voulaient emmener de force, avait juré de se venger et de porter le premier coup à l'empereur lorsqu'il viendrait à passer. Ses discours respiraient la haine. Napoléon l'écoutait tranquillement, et ne répondait que par monosyllabes aux questions qu'elle lui adressait, tout en surveillant les apprêts du déjeuner.

— Vous croyez donc, lui disait-elle, que le tyran va bientôt arriver ?

— Mais... oui....

— Tant mieux !... Je suis toujours pour ce que j'ai dit : il faut le jeter au fond d'un puits avec des pierres par-dessus. Je ne serai contente que lorsque je l'aurai vu là-dedans, ajouta-elle en indiquant du geste le puits qui était à l'extrémité de la cour. Celui-ci a quarante-cinq pieds de profondeur, il y a des pavés tout autour : je me charge de l'opération, moi !

En parlant ainsi, cette femme tourna la tête et remarqua que la seule personne qui n'eût pas son chapeau à la main était précisément celle à qui elle parlait. Elle reconnut Napoléon, et resta interdite et confuse. En le voyant si calme devant ses injures, toute sa colère s'évanouit, et ce regard puissant de l'empereur déchu, qui se reposait doucement sur le sien, réveilla dans son cœur tout ce que la femme y recèle de généreux :

— Ah ! sire, pardonnez-moi ! s'écria-t-elle en se précipitant à genoux et en saisissant une de ses mains ; je suis une malheureuse de vous avoir parlé ainsi !

Et se relevant avec vivacité :

— Ils ne vous toucheront pas tant que je serai vivante ! reprit-elle avec un accent sublime.

Pendant ce temps on frappait à la porte d'entrée, et on tâchait de l'enfoncer. La jeune femme regardait Napoléon d'un air égaré :

— Je vous sauverai ! s'écria-t-elle de nouveau.

Puis elle s'élança dans la cour. Le maître de l'auberge eut pour Napoléon les plus grands égards. Il le prévint qu'il ne serait pas prudent de traverser Aix, où une population immense l'attendait pour le lapider. Tandis que les commissaires se disposaient à envoyer au maire de cette ville l'ordre d'en fermer les portes et de veiller à la tranquillité publique, des individus à figures sinistres se rassemblaient autour de la maison où l'empereur se reposait en ce moment. Une estafette fut dépêchée au maire d'Aix, avec une seconde lettre, dans laquelle les commissaires prévenaient ce magistrat que si les portes de la ville n'étaient pas fermées dans une heure, ils passeraient

avec deux régiments de hulans et quatre pièces de canon, et mitrailleraient tout ce qui se trouverait sur leur passage.

Cette menace eut tout l'effet qu'on en attendait. Le messager revint dire aux commissaires que les portes étaient fermées et que le maire répondait du bon ordre. On avait ainsi la certitude d'éviter les dangers qui menaçaient Napoléon à Aix ; mais il en restait de plus imminents à conjurer : le rassemblement formé quelques heures auparavant autour de l'auberge s'était considérablement accru. Si les portes n'eussent été soigneusement barricadées, cette populace se fût certainement livrée aux plus coupables excès. Quelques-uns des forcenés dont elle se composait tenaient à la main une pièce de cinq francs à l'effigie de l'empereur, pour mieux le reconnaître à sa sortie. Pendant ce temps, comme il avait passé deux nuits sans sommeil, il s'était retiré dans une salle voisine et s'était endormi sur une chaise. Lorsqu'on vint l'avertir que tout était prêt pour le départ, d'affreuses vociférations se firent entendre du dehors. On tâchait de nouveau d'enfoncer la porte d'entrée ; enfin elle allait céder aux efforts de la multitude, lorsque la sœur de l'aubergiste parut tout à coup une hache à la main :

— Je vous ai promis de vous sauver, dit-elle à Napoléon, je vais tenir ma parole ; suivez-moi.

Et allant elle-même ouvrir la porte :

— Arrière ! s'écria-t-elle en brandissant sa hache, et faites place !... Ce sont les commissaires des alliés qui vont embarquer le tyran !

A ces mots, à ce geste, la foule s'ouvrit sans reconnaître Napoléon, qui se jeta dans sa voiture ; le marchepied se leva et les postillons partirent. Les cris : *A bas Nicolas ! Mort au tyran !* se firent entendre ; une grêle de pierres brisa les vitres de l'auberge et les glaces de la voiture... Les habitants des environs étaient montés dans les arbres qui bordaient la route pour pouvoir insulter impunément Napoléon sur son passage.

L'empereur relaya en dehors de la ville d'Aix. Le sous-préfet, M. Dupeloux, fit preuve, dans cette circonstance, de beaucoup de dévouement, en escortant à cheval la voiture de Napoléon jusqu'aux limites de son département.

La princesse Pauline, après avoir passé l'hiver à Nice, avait loué dans les environs d'Hyères un petit château appelé le Luc, appartenant à M. Charles, ancien député au corps législatif. C'est là qu'elle avait eu connaissance des événements de Fontainebleau. En apprenant que dans son voyage les jours de son frère avaient été menacés plus d'une fois, elle trembla pour lui, surtout lorsqu'elle sut que, cédant à son invitation, il venait auprès d'elle ; car l'esprit du pays lui était connu. Ce fut le 26 avril, à deux heures de l'après-midi, qu'il arriva dans cette résidence. Pauline était avec une de ses dames, la marquise de Saluce, et le comte de Montbreton, son premier écuyer. En entendant le bruit de sa voiture, elle voulut aller au-devant de son frère ; mais elle ne put que pleurer, et retomba dans les bras de son amie. M. de Montbreton s'empressa d'aller recevoir Napoléon, qu'il conduisit à l'appartement de la princesse. Celle-ci, très-souffrante, ne put que lui tendre les bras et fondre en larmes sans prononcer une parole.

Pendant la petite cour du château s'était remplie d'une foule de paysans des environs qui, pour la plupart, aussi exaspérés que ceux d'Orgon, poussaient d'horribles clameurs. Malgré les supplications de sa sœur, Napoléon descendit dans cette cour et apparut tout à coup au milieu de ces forcenés, le chapeau sur la tête et les bras croisés sur la poitrine. Les commissaires alliés, qui s'étaient hâtés d'intervenir, lui représentèrent en vain qu'à Porto-Ferrajo il pourrait faire ce qu'il voudrait, mais que jusque-là ils étaient responsables des malheurs qui arriveraient.

— Et à qui ? bon Dieu ! leur demanda Napoléon en faisant un léger mouvement d'épaule.

A ces mots, le général Koller, d'un geste sublime lui montrant le ciel, lui répliqua avec feu :

— Sire, à Dieu d'abord ; au monde ensuite !

Mais Napoléon, ne tenant aucun compte des conseils de prudence qui lui étaient donnés, s'aventura au milieu de la foule devenue plus compacte autour de lui. Les commissaires, craignant une catastrophe, s'apprétaient à lui faire un rempart de leurs corps, lorsque, avisant à quelques pas un homme de haute taille dont la figure était partagée en deux par une balafre, Napoléon se fit jour jusqu'à lui, et le prenant par la manche de sa blouse :

— Tu l'appelles Mandarou, lui dit-il ; que fais-tu ici ? Pourquoi as-tu quitté ta femme et tes enfants ?

A ces paroles, le vieux soldat devint pourpre, et, portant machinalement la main à son front comme pour faire le salut militaire, balbutia ces quelques mots de justification :

— C'est vrai, mon empereur, je suis un ingrat ; mais, si vous voulez me le permettre, je vais aller où vous voudrez, pourvu que ce soit avec vous.

— C'est bien, nous verrons cela. En attendant, va retrouver ta femme ; je le veux.

Et tandis que Mandarou racontait aux paysans qui l'avaient entouré la bonté avec laquelle Napoléon lui avait accordé son congé et une pension trois ans auparavant, Napoléon demandait à ceux qui se trouvaient le plus près de lui quelle distance il y avait du Luc à Saint-Tropez et de Saint-Tropez à Fréjus. Puis tout à coup s'interrompant :

— A propos ! ajouta-t-il, c'est Masséna qui doit commander Toulon... Qui de vous, mes amis, veut lui porter une lettre ?

— Moi !... moi !... répondirent cent voix à la fois.

Aux sentiments de haine qui animaient ces hommes il n'y avait qu'un moment, avait succédé l'enthousiasme, par une de ces réactions si ordinaires dans les foules. Une jeune femme qui s'était fait remarquer jusque-là par la violence de ses discours, perça les rangs :

— C'est moi qui porterai votre lettre, dit-elle.

Et aussitôt, s'adressant avec fureur à ceux qui réclamaient cette faveur :

— Vous n'avez pas le droit de m'en empêcher : je suis la veuve d'un canonnier mort sur le champ de bataille !

En ce moment, le général Koller s'approcha de M de Montbreton :

— Comment déterminer Sa Majesté à rentrer ? lui demanda-t-il avec inquiétude ; nous ne savons que faire...

Pour toute réponse, l'écuyer de la princesse toucha légèrement le bras de Napoléon, qui se retourna avec vivacité :

— Sire, lui dit-il à voix basse, Son Altesse Impériale aurait quelque chose d'important à communiquer à Votre Majesté ; elle attend.

Napoléon se rendit aussitôt auprès de sa sœur. Celle-ci lui promit de le rejoindre à l'île d'Elbe, dès que sa santé le lui permettrait.

Le lendemain 27, Napoléon partit pour Fréjus, où il trouva le colonel Campbell, qui s'était chargé de faire entrer dans le petit port de Saint-Rapheau la frégate anglaise *the Undaunted* (l'Indomptable). Il s'embarqua le 28 avril 1814, à sept heures du soir. Une demi-heure après, le bâtiment levait l'ancre et faisait route pour l'île d'Elbe. Le colonel Campbell fut le seul des commissaires étrangers qui accompagna Napoléon à bord. Avant de monter dans la chaloupe, ce dernier avait remercié affectueusement le comte Schouwaloff, le général Koller et le baron de Truchsess. Ces commissaires avaient juré que l'assassinat ne souillerait pas les pages de leur itinéraire, et ils tinrent courageusement parole. Ils en ont été récompensés dignement : en se remettant entre leurs mains à Fontainebleau, Napoléon avait légué leurs noms à la postérité.

(A CONTINUER.)

LE LOUIS D'OR.

I.



Ce jour-là, après une assez longue marche, nous fûmes surpris par un orage si violent, à deux lieues à peu près avant d'arriver à Landeck, que je dis au postillon d'arrêter. Mon valet de chambre descendit pour sonner à la grille d'une avenue menant à un château de grande apparence comme construction, mais dont les abords délabrés semblaient annoncer l'incurie du propriétaire, qui sans doute ne l'habitait pas. Les bas-côtés de cette grande allée étaient encombrés d'épines, de sorte que c'est avec peine si notre voiture put trouver une voie suffisante. Mon valet de chambre avait trouvé la grille ouverte ; il lui avait suffi de la pousser, et nous étions entrés, bien convaincus que nous ne rencontrerions au château qu'un concierge, chez lequel nous pourrions nous abriter et nous réchauffer au feu. Nous arrivâmes ainsi jusqu'au château, où un domestique nous apprit que M. de P... était chez lui. Nous lui fîmes présenter nos excuses, et demander la permission d'attendre dans une salle basse que l'orage fût un peu calmé.

M. de P... nous fit répondre que sa maison était tout à notre service, et, comme il était onze heures ; et qu'il avait l'habitude de dîner à midi, il nous pria de lui faire l'honneur d'accepter son invitation.

Nous n'avions aucune raison pour refuser ; je puis même dire que nous fûmes charmés de cette invitation. L'aspect de ce château avait quelque chose de si triste et de si solennel, que nous désirions vivement en connaître le propriétaire.

L'état d'abandon où nous voyions cette magnifique demeure eût pu nous faire supposer un instant que M. de P... était quelque furieux avare, qui reculait devant l'idée de lever un écu de son coffre-fort pour la plus urgente réparation, si le nombreux domestique qui habitait le château ne nous eût avertis qu'un véritable avare n'eût pas voulu nourrir tant de bouches inutiles.

Ce qui piquait surtout notre curiosité, c'était l'air lugubre de tous les valets ; ils passaient devant nous avec un salut respectueux et muet, et, lorsque nous leur adressions la parole, ils répondaient à voix basse et d'un air épouvanté, comme si le bruit de leur voix eût dû faire tomber sur eux les pierres de ce château.

C..., dont le caractère léger trouvait matière à plaisanterie

dans tout ce qu'il voyait, prétendit que nous étions tombés dans une caverne de voleurs, et m'annonça qu'il n'assisterait au dîner qu'avec un pistolet de chaque côté de son assiette.

Je lui répondis que si véritablement nous étions dans une caverne de voleurs, on n'avait pas sans doute le dessein de nous égorger, mais qu'il était probable que le dîner qu'on allait nous servir, ou les vins que nous allions boire, renfermaient des poudres narcotiques qui nous plongeraient instantanément dans un sommeil profond, dont on profiterait pour nous faire disparaître.

Cette plaisanterie nous mit en gaité, et nous étions en train de nous promettre de bien nous divertir de ce que nous allions voir, lorsqu'on vint nous annoncer que le dîner était servi.

Deux énormes laquais nous précédèrent, ouvrant successivement les portes d'une longue suite de salons magnifiques, et nous annonçant à chacune de ces portes, comme si ces salons eussent été occupés, et cependant il n'y avait personne.

Enfin, nous arrivâmes dans un dernier salon, où nous nous trouvâmes en présence d'un homme de soixante-dix ans à peu près. Sa figure haute et grave eût paru vénérable sans une expression de dureté implacable et de dédain cruel.

Il nous accueillit avec une politesse seigneuriale, et jeta sur C..., qui était un des plus beaux garçons de France, un regard fort peu rassurant. Il y avait dans ce regard une haine et une menace impossibles à comprendre, contre un homme dont M. de P... ne connaissait pas le nom, et qu'il voyait pour la première fois. Cependant, il nous demanda des nouvelles de la cour, et les écouta avec attention, mais sans un mot de réflexion.

Dix minutes n'étaient pas écoulées, qu'on nous pria de passer dans la salle à manger, M. de P... appuyé sur deux laquais, s'y traîna plutôt qu'il n'y alla.

La table était somptueusement servie, et il y avait quatre couverts ; mais nous n'étions encore que trois convives.

M. de P... nous montra nos places ; au lieu de s'asseoir, il resta debout devant sa chaise, et nous en fîmes autant, en nous regardant d'un air fort surpris de cet étrange cérémonial, et nous encourageant à le prendre en moquerie.

A ce moment, une porte s'ouvrit, et une femme, vêtue de deuil, entra, précédée aussi de deux laquais, et suivie de deux femmes. Jamais apparition surnaturelle n'eût pu arrêter la gaité de jeunes étourdis mieux que ne fit l'aspect de cette femme. C'était un visage d'ivoire, encadré dans une chevelure d'ébène. Ses yeux creux brillaient d'un éclat fixe et sauvage, et nulle expression n'animait cette tête morte.

Madame de P... (c'était elle, et on l'avait solennellement annoncée) vint droit à la place vacante, et, se tournant vers moi, puis vers mon ami, nous fit à chacun une légère inclination et s'assit. M. de P... l'imita, et nous en fîmes autant.

Toute notre gaité était envolée, mais notre curiosité était excitée au plus haut point.

C... essaya de parler, et, tout en laissant à la conversation une tournure générale, il s'adressa plusieurs fois à madame de P... ; mais elle ne prononça pas une parole et ne toucha à rien. M. de P... était aussi à son aise que si la femme qui était devant nous eût été une véritable statue mécanique.

Nous avions hâte de voir finir cet étrange repas : un froid pénible nous glaçait, et ce fut avec joie que nous vîmes apporter le dessert : il était fort luxueux, comme le reste du dîner, mais il s'y trouvait un plat encore plus singulier que tout ce que nous avions vu jusque-là. C'était un louis d'or placé dans une assiette d'argent, et que l'on plaça devant madame de P...

Nos regards curieux interrogèrent les visages de M. et de madame de P... : celui du vieillard était comme nous l'avions vu jusque-là ; celui de madame de P... demeura impassible.

Le dîner fini, nous nous relevâmes, et, après avoir fait

toutes les conjectures possibles sur cette histoire, nous n'y pensions plus.

A Landeck, où nous ne fîmes que passer, nous n'eûmes pas le temps de prendre le moindre renseignement, et nous continuâmes notre route vers Constance.

II.

Quelques mois se passèrent ; dans les soupers et les fêtes où nous fûmes invités, l'histoire de notre dîner fut presque toujours l'incident le plus remarquable des récits que nous faisions de notre voyage. Chacun s'extasiait à cette merveilleuse apparition, et chacun cherchait une explication probable à ce que nous avions vu.

Un jour où je me trouvais chez la duchesse de B... avec le marquis de V..., qui venait des Amériques où il était demeuré près de quinze ans, j'avais commencé ce récit sans nommer personne et j'étais arrivé jusqu'à l'histoire du louis sans que le marquis fit grande attention à mon récit ; mais lorsqu'un qui connaissait déjà cette aventure s'étant écrié :

— C'est ce diable de louis, qui est inexplicable !

M. de V... tressaillit tout à coup, et demanda quel était le louis dont on parlait.

Je recommençai mon récit, et, lorsque j'en vins au portrait de l'homme au louis, et enfin au nom de madame de P... le marquis devint aussi pâle que la châtelaine dont je lui parlais, et, dès que nous fûmes seuls, il s'enquit à moi de la situation exacte du château et des moyens par lesquels j'y avais pénétré. Je lui donnai tous les renseignements qu'il me demanda, et je crus pouvoir, en retour, m'informer de lui dans quel but il voulait connaître tous ces détails.

Le marquis de V... me répondit d'un ton grave que je le saurais bientôt, et il partit.

Peu de temps après, je m'embarquai moi-même pour les Indes, où une lettre de C... vint m'apprendre enfin le secret de cette horrible histoire. Voici, d'après la déposition des laquais, la scène qui s'était passée chez M. de P...

M. de V... était arrivé seul à cheval, et avait, comme nous, demandé l'hospitalité à M. de P..., en se faisant annoncer sous le nom du comte de Gravilliers. M. de P... l'avait reçu comme nous, et le dîner avait eu lieu avec le même cérémonial.

Seulement, lorsque madame de P... était entrée, elle avait poussé un cri terrible à l'aspect du marquis ; mais son mari se contenta de lui dire.

— M. le comte de Gravilliers.

Madame de P... s'était assise, et les yeux baissés, elle avait écouté dans une sorte d'égarément convulsif la voix du marquis, que la scène qu'il avait sous les yeux ne semblait pas étonner. Enfin le dessert arriva, et, avec lui, le fameux louis. M. de V... demanda d'un air dégagé quel était ce singulier dessert, et M. de P... répondit :

— C'est madame de P..., seule, qui a le secret de cette histoire.

— Je n'oserais prier madame de me la raconter, dit le marquis, mais j'ai appris dans mes voyages une histoire de louis assez curieuse, pour que cela engage peut-être madame à ne pas taire plus long-temps la sienne.

M. de P..., étonné de la liberté que prenait cet étranger, allait lui imposer silence ; mais madame de P... ayant murmuré tout bas et d'un air désespéré :

— Assez je ne puis...

M. de P... dit tout haut, avec un accent de menace :

— Parlez, Monsieur, nous vous écoutons.

— Voici donc cette aventure, Monsieur :

« Il y a dix-huit ans à peu près, il y avait à Saint-Gaudens un pauvre gentilhomme qui avait une fille d'une ravissante beauté ; elle aimait un gentilhomme espagnol, elle en était tendrement aimée. Fiancés tous les deux, ils devaient se marier avant un mois ; les publications étaient déjà faites, et le jour de la solennité désigné. »

A ces premiers mots, M. de P... regarda plus attentivement le marquis, et madame de P... releva la tête avec une épouvante indicible.

M. de V... continua sans se troubler :

“ Le mariage des jeunes gens était fixé, lorsqu'un certain vicomte allemand, vieux, débauché, libertin, rencontra la jeune fille, et la demanda à son père, qui, séduit par l'immense fortune du vicomte, la livra à ce misérable. ”

A ce mot, M. de P... se souleva de sa chaise ; mais il sembla que le regard du marquis le renversât, car il retomba comme anéanti, tandis que M. de V... continuait :

“ Plus misérable que vous ne croyez peut-être ; car le mariage de ce vieillard de cinquante ans avait été le résultat d'une gageure infâme. Il était l'ennemi du marquis de V... et il avait juré de livrer tous les siens à une vengeance mortelle et terrible. ”

— Vous pâlissez, monsieur de P... ! Oui, vraiment !... cette jeune fille s'appelait Lucile.

M. de P... était livide ; sa femme semblait ne plus entendre ; M. de V... continua :

Il l'épousa et l'emmena dans son château de Klumin.

“ Savez-vous ce qui arriva maintenant ? ”

“ Le vicomte continua sa vie honteuse, et laissa près de sa femme une sorte de valet chargé de l'espionner. Un soir, comme il rentrait de la chasse avec quelques-uns de ses amis, ce valet lui dit tout bas qu'il avait vu un étranger s'introduire dans le salon de sa maîtresse. ”

— Savez-vous, Messieurs, ce que me dit ce drôle ? s'écria tout à coup le vicomte ; il me dit que ma femme est en tête-à-tête avec son ancien fiancé. ”

“ Messieurs, continua-t-il, le salon de ma femme n'a que deux issues : la porte de la salle à manger, et l'escalier dérobé qui mène aux offices ; mettez-vous en sentinelle à chacune des issues, Messieurs, et quand le galant sortira, chargez-vous de l'arrêter. ”

“ Ceci fut fait, et le vicomte entra dans la chambre de sa femme. En effet, il y trouva le gentilhomme espagnol, qui, prêt à partir pour le Mexique, venait faire un dernier adieu à la fiancée qu'on lui avait enlevée. ”

— Point de bruit, lui dit rapidement le vicomte ; je sais que vous n'êtes qu'un frère pour ma femme... Attachez ces draps à la fenêtre... Partez... plus tard nous nous retrouverons. ”

“ Puis, comme le jeune homme, trompé par cette apparence de générosité, obéissait sans trop savoir ce qu'il faisait, le vicomte lui dit :

“ — A propos, monsieur le Marquis, veuillez me donner un louis. ”

“ — Pourquoi ? ”

“ — Je vous le dirai : c'est un souvenir... ”

“ Le marquis donna le louis, et il n'était pas au bas de la fenêtre, que le vicomte lui cria :

“ — Vous aviez oublié de payer, monsieur le Marquis ; c'est le taux des femmes de cette espèce. ”

Les draps étaient retirés ; le gentilhomme espagnol fut forcé de s'éloigner.

“ Après cela, le vicomte quitta la chambre, et demanda à ses amis si le galant était passé. On lui dit que non. Alors, il engagea les personnes présentes à venir chez sa femme, leur permit de visiter partout, et il les convainquit du faux rapport du valet. Celui-ci, accusé de calomnie contre sa maîtresse, femme noble, fut condamné aux galères ; et, quant à ce louis...”

— C'est celui-ci, dit M. de P... en se levant, et, depuis vingt ans, on le sert ainsi tous les jours à cette femme... Je vous avais bien dit que vous sauriez pourquoi je vous le demandais. ”

— Et vous m'avez dit aussi que plus tard nous nous retrouverions. ”

Je me suis fait attendre, mais enfin me voilà. ”

Le marquis voulut tirer son épée. ”

— Un combat ! dit le vieillard ; je ne masquerai pas ma résolution sous l'apparence d'un combat. Sûr de vous tuer, je vous tuerais sans vous faire l'honneur de croiser mon épée avec la vôtre. ”

— Vous voulez m'assassiner ? cela ne m'étonne point, scélérat. Voici vingt ans que vous assassinez cette femme. ”

— Et bien donc, cria M. de P... en saisissant un couteau, vous ne ferez pas cesser son supplice. ”

Il trouva dans sa fureur une force inouïe, et il allait s'élançant sur M. de V... : mais il était à peine debout qu'un coup de pistolet retentit, et il retomba sur son fauteuil, frappé d'un coup mortel. ”

L'affaire fut portée devant le parlement de Toulouse. Il paraît que l'on ménagea au marquis de V... les moyens de s'évader, et depuis on n'a plus entendu parler de lui. ”

.....
Madame de P... se retira dans un couvent, et ne mourut que longtemps après cet événement. Sur sa poitrine déchirée par les cilices, on trouva le fatal louis incrusté, pour ainsi dire, dans les chairs macérées ; mais jamais elle ne prononça aucune parole relative à ce louis mystérieux. ”

FREDERIC SOULIE.

BIBLIOGRAPHIE.

● N sait que le cœur de Marie-Joseph Chénier, l'auteur du *Chant du Départ*, recueilli par une amie intime, fut conservé quinze ans dans de l'esprit de vin, et mis en gage la seizième année, à la suite de poursuites extra-judiciaires.

Voici un fait actuel qui se rapporte aussi à un des poètes du temps de la première République.

Il s'agit du bossu Desorgue, le poète favori de Robespierre, celui dont Marie-Joseph Chénier disait :

Desorgue, qui prend sa rosse
Pour le coursier d'Apollon,
Prend aussi parfois sa bosse
Pour le dos du sacré vaillon.

Desorgue, comme on sait, composa l'hymne fameux de *l'Etre-Suprême* :

Père de l'Univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur incréé des aveugles mortels, etc.

Pour cette œuvre, la Convention lui décerna une lyre en ébène, avec des cordes d'argent. Or, si vous passez par la rue des Messageries, vous pourrez voir chez un marchand de bric-à-brac une vieille lyre, démantibulée par le temps, n'ayant plus aucune de ses cordes, mais portant un écriteau ainsi conçu :

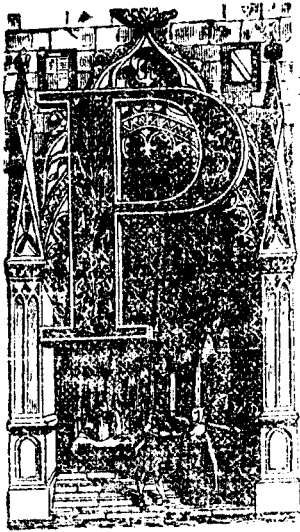
Lyre décernée par la Convention au citoyen poète Desorgue.—Prix : 36 sous.

Histoire Vritable et Naturelle des Mœurs et Productions DU PAYS DE LA NOUVELLE-FRANCE, VULGAIREMENT DITE LE CANADA.

PAR PIERRE BOUCHER, ANCIEN GOUVERNEUR DES TROIS-RIVIÈRES.

CHAPITRE XIII.

RÉPONSES AUX QUESTIONS QUI ONT ÉTÉ FAITES À L'AUTEUR
LORSQU'IL ÉTAIT EN FRANCE.



PENDANT mon séjour en France, il m'a été fait diverses questions par plusieurs honnêtes gens, concernant le pays de la Nouvelle-France. J'ai cru que j'obligerais le lecteur curieux de les mettre ici, et d'en faire un chapitre exprès, avec les réponses, qui donneront beaucoup d'intelligence et de connaissance à ceux qui ont de l'affection pour ce pays ici, ou qui souhaiteraient d'y venir.

Je commencerai donc par une assez commune, qui est, si la vigne y vient bien. J'ai déjà dit que les vignes sauvages y sont en abondance, et que même on

en a éprouvé de celle de France, qui y vient assez bien. Mais pourquoi ne faites-vous donc pas des vignes ? Je réponds à cela, qu'il faut manger avant que de boire ; et par ainsi qu'il faut songer à faire du blé avant que de planter de la vigne ; on se passe mieux de vin que de pain ; c'est tout ce qu'on a pu faire que de défricher des terres pour faire des grains et non autre chose.

Le vin y est-il cher ? Je réponds, qu'il y vaut dix sols la pinte ; l'eau de vie y vaut trente sols la pinte, et le vin d'Espagne y vaut autant : la mesure est semblable à celle de Paris.

Le blé y est-il cher ? Le froment y vaut cent sols le minot, pesant soixante livres ; et quelquefois il vaut six francs.

Les pois y valent un écu le minot, et quelquefois jusques à quatre francs.

Les journées des hommes y sont-elles chères ? Vingt sols étant nourris pendant l'hiver, et trente sols étant nourris pendant l'été.

Y a-t-il des chevaux dans le pays ? Je réponds que non.

N'y a-t-il pas des prairies pour faire du foin ? L'avoine n'y vient-elle pas bien ? Parfaitement bien, et il y a de très-belles prairies ; mais il est assez dangereux d'avoir le foin, tant que les Iroquois nous feront la guerre, et surtout aux habitations des Trois-Rivières et du Mont-Royal : car les faucheurs et les feneurs sont toujours en danger d'être tués par ces Iroquois. Voilà la raison pourquoi on fait moins de foin, quoique nous ayons de belles et grandes prairies, où il y a de très-bonne herbe propre à ce faire. Mais il y a encore une autre raison

qui empêche d'avoir des chevaux, c'est qu'il coûterait beaucoup pour les faire venir de France : il y a peu de personnes qui aient de quoi faire ces dépenses ; et d'ailleurs on craint qu'étant venus, les Iroquois ne les tuent comme ils font de nos autres bestiaux, ce qui serait bien fâcheux à celui qui aurait fait la dépense de les faire venir. Et puis on espère toujours que notre bon roi assistera ce pays ici, et qu'il fera détruire cette canaille d'Iroquois.

Y a-t-il bien des habitans ? A cela je ne peux rien répondre d'assuré, sinon que l'on m'a dit qu'il y en avait environ huit cents à Québec, pour les autres habitations il n'y en a pas tant.

Les habitans ont-ils bien des enfans ? Oui, qui viennent bien faits, grands et robustes, aussi bien les filles que les garçons : ils ont communément l'esprit assez bon, mais un peu libertins, c'est-à-dire qu'on a de la peine à les captiver pour les études.

Pourquoi ne fait-on pas quantité de chanvres, puisqu'il vient si bien ? La même raison que j'ai apporté pour la vigne, je l'apporte pour le chanvre, savoir que nous n'avons songé qu'au blé jusques à maintenant comme le plus nécessaire. J'ajoute seulement que nous sommes trop peu de monde, car après la défaite de l'Iroquois, il ne manquera que des habitans ici, pour y avoir tout ce que l'on peut souhaiter.

Quelle boisson boit-on à l'ordinaire ? Du vin dans les meilleures maisons, de la bière dans d'autres : un autre breuvage que l'on appelle du bouillon, qui se boit communément dans toutes les maisons ; les plus pauvres boivent de l'eau, qui est fort bonne et commune en ce pays ici.

De quoi sont bâties les maisons ? Les unes sont bâties toutes de pierres, et couvertes de planches ou aïx de pin ; les autres sont bâties de colombages ou charpente, et maçonnées entre les deux ; d'autres sont bâties tout-à-fait de bois ; et toutes les dites maisons se couvrent comme dit est, de planches.

Le chaud en été est-il bien grand ? Il y est environ comme dans le pays d'Aunis.

Les froids y sont-ils grands l'hiver ? Il y a quelques journées qui sont bien rudes, mais cela n'empêche pas que l'on ne fasse ce que l'on a à faire : on s'habille un peu plus qu'à l'ordinaire, on se couvre les mains de certaines moufles, appelées en ce pays ici des mitaines ; l'on fait bon feu dans les maisons, car le bois ne coûte rien ici qu'à bûcher et à apporter au feu. On se sert de bœufs pour le charrier sur certaines machines qu'on appelle des traînes : cela glisse sur la neige, et un bœuf seul en mène autant que deux bœufs feraient en été dans une charrette. Et comme j'ai déjà dit, la plupart des jours sont extrêmement sercins, et il pleut fort peu pendant l'hiver. Ce que j'y trouve de plus importun, c'est qu'il faut nourrir les bestiaux à l'étable plus de quatre mois, à cause que la terre est couverte de neiges pendant ce tems-là : si la neige nous cause cette incommodité, elle nous rend d'un autre côté un grand service, qui est qu'elle nous donne une facilité de tirer les bois des forêts, dont nous avons besoin pour les bâtimens, tant de terre que d'eau, et pour autres choses. Nous tirons tout ce bois de la forêt, par le moyen de ces traînes dont j'ai parlé, avec grande facilité, et bien plus commodément, et à beaucoup moins de frais, que si c'était en été par charrette.

Voir les livraisons d'août, septembre, octobre et novembre.

L'air y est extrêmement sain en tout tems : mais surtout l'hiver : on voit rarement des maladies en ces pays ici : il est peu sujet aux bruines et aux brouillards ; l'air y est extrêmement subtil. A l'entrée du golfe et du fleuve, les bruines y sont fréquentes, à cause du voisinage de la mer : on y voit fort peu d'orages.

Mais quel profit peut-on faire là ? Qu'en peut-on tirer ? C'est une question qui m'a été faite souvente fois, et qui me donnait envie de rire, toutes les fois qu'on me la faisait : il me semblait voir des gens qui demandaient à faire récolte avant que d'avoir semé. Après avoir dit que le pays est bon, capable de produire toutes sortes de choses comme en France, qu'on s'y porte bien, qu'il n'y manque que du monde, que le pays est extrêmement grand, et qu'infailliblement il y a de grandes richesses, que nous n'avons pas pu découvrir, parce que nous avons un ennemi qui nous tient resserré dans un petit coin, et nous empêche de nous écarter pour faire aucune découverte : Ainsi il faudrait qu'il fût détruit, qu'il vint beaucoup de monde dans ce pays ici, et puis on connaîtrait la richesse du pays : mais pour cela, il faudrait que quelqu'un en fasse la dépense : mais qui la fera, si ce n'est notre bon roi ? Il a témoigné le vouloir faire, Dieu lui veuille continuer sa bonne volonté.

Les anglais nos voisins ont fait d'abord de grandes dépenses pour les habitations là où ils se sont placés ; ils y ont jeté force monde, et l'on y compte à présent cinquante mille hommes portant les armes : c'est mer eille de voir leur pays à présent ; l'on y trouve toutes sortes de choses comme en Europe, et à la moitié meilleur marché. Ils y bâtissent quantité de vaisseaux de toutes façons : ils y font valoir les mines de fer : ils ont de belles villes : il y a messagerie et poste de l'une à l'autre : ils ont des carrosses comme en France : ceux qui ont fait les avances trouvent bien à présent leurs comptes : ce pays là n'est pas autre que le nôtre : ce qui se fait là, se peut faire ici.

Cela n'empêchera pas que je ne vous dise ce que je crois que l'on peut faire, et dont l'on peut tirer beaucoup de profit : premièrement la pêche de la morue, qui est abondante à l'entrée du fleuve, aux environs de Gaspé.

Secondement les huiles, tant de loups-marins que de marsouins, dont il y a abondance dans le fleuve St. Laurent, comme j'ai déjà dit. Il est vrai qu'il y a quelque dépense à faire pour cela, mais elle ne sera pas considérable, à l'égal du grand profit qu'on en peut espérer.

Il y a des mines de fer, de cuivre, d'étain, d'antimoine et de plomb ; plusieurs croient qu'il y a aussi des souffrières.

J'ai parlé à un faiseur de salpêtre, qui m'a dit qu'on en trouverait ici d'aussi bon, qu'en aucun lieu du monde, et en quantité.

Pour le charbon de bois de cèdre, il est sans comparaison beaucoup meilleur qu'aucun, dans la composition de la poudre et des artifices.

De plus, les bois qui sont ici en si grande abondance, ne peuvent-ils pas jeter un grand profit, soit pour les bâtiments de mer, ou autres ouvrages, à quoi ils peuvent être utiles.

La terre étant bonne, ne peut-elle pas donner un grand profit, non seulement pour toute sorte de grains, qu'on en pourrait tirer abondamment ; mais pour les chanvres et lins, qui, venant bien, on en peut faire en abondance, et en faire par conséquent grand profit.

Je ne parle point de l'abondance des animaux, qui s'y peuvent nourrir, comme de beaucoup d'autres choses que vous voyez aussi bien que moi, après la description que je vous ai faite.

Toutes les rivières sont-elles navigables ? Je réponds que oui, avec les canots sauvages ; mais non pas avec nos bâtiments. Les navires ne peuvent pas passer Québec, à ce que l'on croit, les barques et chaloupes ne peuvent pas aller plus loin que Mont-Royal ; du Mont-Royal jusques dans le lac des Iroquois, il se trouve quarante lieues de rapides, que l'on ne

peut pas monter qu'avec des canots, et des bateaux plats : encore les faut-il tirer, comme on tire les bateaux en montant le long de la Seine. Après quoi dans tous ces grands lacs, on y peut aller avec barques et chaloupes.

Ce qui empêche nos rivières d'être navigables, ce sont des chûtes d'eau qui se rencontrent par endroits, ou des rapides : et cela aux unes plus qu'aux autres ; car à la rivière du Saguenay, on va jusqu'à quarante ou cinquante lieues avec une double chaloupe ; et au contraire dans la rivière des Trois-Rivières, l'on y va pas plus de quatre lieues : si ce pays ici était habité, je ne doute pas que l'on ne rendit navigables plusieurs rivières qui ne le sont point, et cela à peu de frais : car il y a telle rivière, où il n'y a qu'un rapide d'un quart de lieue, après lequel on pourrait aller bien loin : cependant, cela le rend inaccessible à nos bâtiments.

Il me semble que j'entends quelqu'un qui dit : Vous nous avez dit beaucoup de bien de la Nouvelle-France, mais vous ne nous en faites point voir les maux, ni les incommodités : cependant nous savons bien qu'il n'y a point de pays au monde, quelque bon qu'il puisse être, où il ne se rencontre quelque chose de fâcheux. Je vous réponds que vous avez raison : ça été aussi mon dessein dans tout mon discours, de vous en donner la connaissance : mais afin de vous les faire mieux concevoir, je mettrai ici en détail ce que je juge de plus incommodé ou importun, que je réduirai à quatre ou cinq chefs.

Le premier sont les Iroquois nos ennemis qui nous tiennent resserrés de si près, qu'ils nous empêchent de jouir des commodités du pays : on ne peut aller à la chasse, ni à la pêche, qu'en crainte d'être tué, ou pris de ces coquins-là ; et même on ne peut labourer les champs, et encore bien moins faire les soins, qu'en continuel risque : car ils dressent des embuscades de tous côtés, et il ne faut qu'un petit buisson pour mettre six ou sept de ces barbares à l'abri, ou pour mieux dire, à l'affût, qui se jettent sur vous à l'improviste, soit que vous soyez à votre travail, ou que vous y alliciez. Ils n'attaquent jamais qu'ils ne se voient les plus forts ; s'ils sont les plus faibles, ils ne disent mot : si par hasard ils sont découverts, ils quittent tout, et s'enfuient ; et comme ils vont bien du pied, il est mal aisé de les attraper : ainsi vous voyez qu'on est toujours en crainte, et qu'un pauvre homme ne travaille pas en sûreté, s'il s'écarte un peu au loin. Une femme est toujours dans l'inquiétude que son mari, qui est parti le matin pour son travail, ne soit tué ou pris, et que jamais elle ne le revoie : c'est la cause que la plupart des habitants sont pauvres, non seulement pour la raison que je viens de dire, qu'on ne peut pas jouir des commodités du pays, mais parce qu'ils tuent souvent le bétail ; empêchent quelquefois de faire les récoltes, brûlent et pillent d'autres fois les maisons quand ils les peuvent surprendre. Ce mal est grand, mais il n'est pas sans remède, et nous l'attendons de la charité de notre bon roi, qui m'a dit qu'il voulait nous en délivrer. Ce n'est pas une chose bien mal-aisée, puisqu'ils ne sont pas plus de huit ou neuf cents hommes portant les armes. Il est vrai qu'ils sont soldats, et bien adroits dans les bois ; ils l'ont fait voir à nos capitaines venus de France, qui les méprisaient : les uns y sont demeurés, et les autres ont été contraints d'avouer qu'il ne faut pas se négliger, quand on va à la guerre contre eux ; qu'ils entendent le métier, et qu'ils ne sont point barbares en ce point ; mais après tout, mil ou douze cents hommes bien conduits feraient dire ; ils ont été, mais ils ne sont plus : cela mettrait la réputation des Français bien haut dans tout le pays de la Nouvelle-France, d'avoir exterminé une nation qui en a fait tant périr d'autres, et qui est la terreur de tous ces pays-ici.

La seconde incommodité que je trouve ici, sont des marins, autrement appelés cousins, qui sont en grande abondance dans les forêts, pendant trois mois de l'été : il s'en trouve peu dans les campagnes, à raison qu'ils ne peuvent résister au vent ; car le moindre petit vent les emporte ; mais dans les bois, où ils sont à l'abri, ils y sont étrangement impor-

tuns ; et surtout le soir et le matin, et piquent plus vivement quand ils sentent de la pluie, qu'en un autre temps. Il s'est trouvé des personnes qui en avaient le visage extrêmement enflé ; mais cela ne dure pas, car au bout de vingt-quatre heures, il n'y paraît quasi plus, la fumée les fait fuir ; c'est pourquoi on fait toujours du feu et de la fumée proche de soi, quand on couche dans le bois.

La troisième incommodité que je rencontre, c'est la longueur de l'hiver, surtout devers Québec. Je n'en parlerai pas d'avantage, vu que j'en ai dit assez ci-dessus : je dirai seulement que les neiges y sont de trois à quatre pieds de haut, je dis à Québec ; car aux autres habitations il y en a beaucoup moins comme j'ai déjà dit.

Dans le pays des Iroquois, se trouvent de certaines couleurs, qu'on appelle des serpents à sonnettes, qui sont dangereuses pour leurs morsures ; j'en ai déjà parlé, ainsi je n'en dirai rien d'avantage, sinon qu'il n'y en a point dans ces quartiers ici. Voilà les plus grandes incommodités dont j'ai connaissance.

Voici encore une question qui m'a été faite, savoir comme on vit en ce pays-ci ; si la justice s'y rend ; s'il n'y a point de libertinage, vu qu'il y passe, d'on, quantité de garnements, et des filles mal-vivantes.

J'y répondrai à tous les points l'un après l'autre, et je commencerai par le dernier. Il est pas vrai qu'il vienne ici de ces sortes de filles, et ceux qui en parlent de la façon se sont grandement mépris, et ont pris les îles de St. Christophe et la Martinique pour la Nouvelle-France : si il y en vient ici, on ne les connaît pas pour telles ; car avant que de les embarquer, il faut qu'il y aie quelques-uns de leurs parents ou amis qui assurent qu'elles ont toujours été sages ; si par hasard il s'en trouve quelques-unes de celles qui viennent, qui soient décriées, ou que pendant la traversée elles aient eu le bruit de se mal comporter, on les renvoie en France.

Pour ce qui est des garnements, s'il y en passe, c'est qu'on ne les connaît pas ; et quand ils sont dans le pays, ils sont obligés de vivre en honnêtes gens, autrement il n'y aurait pas de jeu pour eux : on sait aussi bien pendre en ce pays-ci qu'ailleurs, et on l'a fait voir à quelques-uns qui n'ont pas été sages.

Pour la justice, elle se rend ici ; il y a des juges : et quand on ne se trouve content, on en appelle devant le gouverneur, et un conseil souverain établi par le roi à Québec.

Jusqu'à cette heure on a vécu assez doucement, parce que Dieu nous a fait la grâce d'avoir toujours des gouverneurs qui ont été des gens de bien, et d'ailleurs nous avons ici les Pères Jésuites qui prennent un grand soin d'instruire le monde : de sorte que tout y va paisiblement ; on y vit beaucoup dans la crainte de Dieu, et il ne se passe rien de scandaleux, qu'on n'y apporte aussitôt remède : la dévotion est grande en tout le pays.

CHAPITRE XIV.

SUITE DU MEME SUJET.

Plusieurs personnes qui après avoir entendu discourir de la Nouvelle-France, soit qu'il leur prit envie de venir ou non, faisaient cette question : Pensez-vous que je fusse propre pour ce pays là ? que faudrait-il faire pour y aller habiter ? Si j'y portais quatre ou cinq mille francs, pourrais-je avec cela m'y accommoder honnêtement ? et ensuite beaucoup d'autres questions que je mettrai les unes après les autres, après avoir répondu à celle-ci :

Vous me demandez premièrement si vous êtes propre pour ce pays ? La réponse que je vous fais, c'est que ce pays-ci n'est pas encore propre pour les personnes de condition qui sont extrêmement riches, parce qu'ils ne rencontreraient pas toutes les douceurs qu'ils font en France : il faut attendre qu'il soit plus habité, à moins que ce ne fussent des personnes qui

voulussent se retirer du monde, pour mener une vie plus douce et plus tranquille, hors de l'embarras : ou quelqu'un qui eût envie de s'immortaliser par la bâtisse de quelques villes, ou autres choses de considérable dans ce nouveau monde.

Les personnes qui sont bonnes dans ce pays-ici, sont des gens qui mettent la main à l'œuvre, soit pour faire, ou pour faire faire leurs habitations, bâtiments et autres choses : car comme les journées des hommes sont extrêmement chères ici, un homme qui ne prendrait pas soin, et qui n'userait pas d'économie se ruinerait ; mais pour bien faire, il faut toujours commencer par le défrichement des terres, et faire une bonne métairie, et par après on songe à autres choses ; et ne pas faire comme quelques-uns que j'ai vu, qui ont dépensé tous leurs biens à faire faire de beaux bâtiments qu'ils ont été contraints de vendre après, à beaucoup moins qu'ils ne leur avaient coûté.

Je suppose que je parle à des personnes qui ne viennent s'établir dans le pays à autre dessein que d'y faire un revenu, et non pas pour y faire marchandise.

Il serait bon qu'un homme qui viendrait pour habiter, apportât des vivres du moins pour un an ou deux, si faire se peut ; surtout de la farine, qu'il aura à beaucoup meilleur marché en France, et même n'est pas toujours assuré de trouver ici pour son argent ; car s'il venait grand monde de France sans en apporter, et qu'il arrivât une mauvaise année pour les grains, comme Dieu nous en garde, ils se trouveraient bien empêchés.

Il est bon aussi de se fournir de hardes, car elles valent ici le double qu'en France.

L'argent y est aussi plus cher, il y hausse du quart, en sorte qu'une pièce de quinze sols en vaut vingt : ainsi à proportion du reste.

Un homme qui aurait de quoi, je lui conseillerais d'amener ici deux bons hommes de travail, pour défricher les terres, ou d'avantage même, s'il a le moyen : c'est pour répondre à la question, si une personne qui emploierait trois ou quatre mille francs, pourrait faire quelque chose ; il se mettrait en trois ou quatre ans bien à son aise, pourvu qu'il veuille user d'économie, comme j'ai déjà dit.

La plupart de nos habitants qui sont ici, sont des gens qui sont venus en qualité de serviteurs, et après avoir servi trois ans chez un maître, se mettent à eux ; ils n'ont pas travaillé plus d'une année qu'ils ont défriché des terres, et qu'ils recueillent du grain plus qu'il n'en faut pour les nourrir. Quand ils se mettent à eux, d'ordinaire ils ont peu de chose, ils se marient ensuite à une femme qui n'en a pas d'avantage ; cependant en moins de quatre ou cinq ans vous les voyez à leur aise, s'ils sont un peu gens de travail, et bien ajustés pour des gens de leur condition.

Tous les pauvres gens seraient bien mieux ici qu'en France, pourvu qu'ils ne fussent pas paresseux ; ils ne manqueraient pas ici d'emploi, et ne pourraient pas dire ce qu'ils disent en France, qu'ils sont obligés de chercher leur vie, parce qu'ils ne trouvent personne qui leur veuille donner de la besogne ; en un mot, il ne faut personne ici, tant homme que femme, qui ne soit propre à mettre la main à l'œuvre, à moins que d'être bien riche.

Le travail des femmes consiste dans le soin de leurs ménages, à nourrir et à panser leurs bestiaux ; car il y a peu de servantes ici : ainsi les femmes sont contraintes de faire leurs ménages elles-mêmes : toutes fois ceux qui ont de quoi prendre des valets, qui font ce que ferait une servante.

CHAPITRE XV.

REMARQUES QUI ONT ÉTÉ OMISES AUX CHAPITRES PRECEDENTS.

Puisqu'il me reste encore un peu de temps, je ferai ce chapitre de diverses choses que j'ai omises dans les précédents, qui ne seront pas désagréables au lecteur curieux.

Cette fontaine dont j'ai parlé ci-devant, qui est dans le pays des Iroquois, et dont ils se servent comme d'huile ; quand on la remue avec un bâton, elle jette comme des flammes ; mais comme j'ai déjà dit, elle n'est point bonne ni à brûler ni à manger, mais simplement à graisser.

Cette mine de plomb, dont j'ai parlé, qui n'est pas bien loin d'ici, rend soixante et quinze pour cent, et les Iroquois coupent de ce rocher, avec leurs haches, et en font de petits bâtons quarrés qu'ils coupent de longueur, pour s'en servir à tirer quand ils vont en guerre, lorsque les balles leur manquent.

Dans le lac Supérieur, il y a une grande île, qui a environ cinquante lieues de tour, dans laquelle il y a une fort belle mine de cuivre rouge ; il s'en trouve en divers endroits de gros morceaux tout raffinés.

Il y a d'autres endroits de ces quartiers là, où il y a de petites mines, ainsi que j'ai appris de quatre ou cinq Français, qui en sont revenus depuis peu, qui étaient allés en la compagnie d'un Père Jésuite, qui y était allé en mission et qui y est mort. Ils y ont passé trois ans, avant que de trouver occasion de s'en revenir : ils m'ont dit qu'ils ont vu un lingot de cuivre tout raffiné qui est le long d'une côte, et qui pèse plus de huit cent livres, selon leur estime : ils disent que les sauvages en passant font du feu dessus, après quoi ils coupent des morceaux avec leurs haches ; un d'entr'eux en voulut faire de même, il y cassa toute sa hache : le chemin ne serait pas malaisé, si nous étions les maîtres des Iroquois, et qu'on pût passer pardevant leur grand lac.

Ils m'ont appris de plus qu'il se trouve là de belles pierres bleues, qu'on croit être des Turquoises.

Il se trouve aussi des pierres vertes comme des émeraudes.

Il y a aussi des diamans, mais je ne sais pas s'ils sont fins : ils n'ont pu aller jusqu'au lieu où ces pierres sont, les sauvages les y voulant pas conduire sans récompense, vu qu'il y avait un peu loin ; eux se trouvant dans la nécessité n'osèrent en faire la dépense, ne s'y connaissant pas assez pour savoir si elles étaient bonnes ou non.

Il s'y trouve aussi des pierres rouges de deux sortes ; les unes de rouge d'écarlate, et les autres d'un rouge de sang de bœuf ; les sauvages s'en servent pour faire des calumets ou pipes, pour prendre leur tabac, dont ils font bien de l'état.

Il se rencontre aussi des teintures, de toutes sortes de couleurs, dont les sauvages se servent ; desquelles je ne ferai pas une grande description, pour n'avoir pas une parfaite connaissance, sinon d'une petite racine de bois, dont ils se servent pour teindre en couleur de feu, qui a la couleur bien vive. Pour les autres couleurs, ils se servent d'herbes, de pierres et de terre. Tout ce que je peux dire, c'est que la plupart de leurs couleurs me semblent bien belles et bien vives : je leur ai vu du bleu semblable à notre azur, et je ne sais pas si ce n'en est point.

Dans le pays des Iroquois, savoir aux Onontagué, il se trouve une pierre de craie blanche, dont les Hollandais en ont été quelquefois quérir, et ont dit aux sauvages que c'était pour blanchir leurs linges.

Au lac St. François, qui est environ quatorze ou quinze lieues au-dessus du Mont-Royal, il se trouve une des belles chéniacs qui soit dans le monde, tant pour la beauté des arbres, que pour sa grandeur : elle a plus de vingt lieues de long, et l'on ne sait pas combien elle a de large.

F I N.



ANECDOTE INÉDITE SUR M. DE BALZAC.



LUS on va, en effet, et plus l'œuvre de ce génie immense grandit, plus elle est de tous les temps et de toutes les circonstances de la vie. Cette épopée de l'âme humaine est une espèce d'encyclopédie où il faut aller chercher toute science et toute analyse, les grandes et les petites choses, les grandes lignes et le détail inaperçu par les yeux vulgaires. Chaque fois qu'on ouvre ce livre immense, on est étonné d'y trouver une vérité nouvelle que l'on n'y avait jamais remarquée, un aperçu près duquel on avait passé inattentif.

Cet homme savait réellement tout, et tout ce qu'il savait, il l'avait péniblement et laborieusement acquis par un travail pénible et incessant, quelquefois même par quelques petits sacrifices de vanité qui lui coûtaient sans doute ; mais devant lesquels il ne reculait jamais, tant était vive et ardente sa soif de tout connaître et de surprendre, partout où ils pouvaient se cacher, les mystères du cœur humain, les replis les plus obscurs de l'âme. Il nous souvient à ce propos d'une petite histoire que l'on n'a encore, que nous sachions, racontée nulle part, et dont nous garantissons la parfaite exactitude.

Né pauvre, comme chacun sait, il avait dû se faire presque à soi-même son éducation et profiter peu à peu, au fur et à mesure qu'il grandissait, de tous les enseignements nouveaux qu'il rencontrait dans chacune des zones sociales où il était admis. Il était monté rapidement du monde courant de la bourgeoisie

jusqu'à l'aristocratie, même celle qui passe pour suffisamment prohibitive des empiétements de toute nature et des intronisations nouvelles. Son nom l'avait servi en cette affaire et aussi sa célébrité qui commençait alors assez brillante et qui devait être de la gloire un jour. Mais une barrière demeurait infranchissable pour lui, une porte lui restait obstinément fermée ; c'était celle du monde officiel, celle de l'aristocratie européenne ; les salons diplomatiques ne s'ouvraient pas pour lui. Et cependant, il sentait confusément qu'il y avait là, à coup sûr, une mine féconde, inexplorée encore, où il avait besoin de puiser à pleines mains pour que son œuvre fut réellement complet, pour que du haut en bas de l'échelle sociale, chacun pût se regarder en pied et, sinon se reconnaître soi-même, du moins reconnaître son voisin. Il lutta bien longtemps contre cet obstacle qui lui paraissait presque insurmontable, mais contre lequel il luttait avec d'autant plus d'ardeur ; et enfin, il en triompha parce qu'il devait pouvoir tout ce qu'il voulait, et il fut admis dans ce monde, l'objet de tous ses vœux et de toutes ses convoitises. Il y fut du reste admis absolument, sans restriction aucune, et sur le pied de la plus parfaite et de la plus absolue égalité. Si l'abord avait été difficile, il en fut amplement dédommagé par la cordialité et l'affection dont il fut tout aussitôt entouré, et il n'y eut désormais plus, chez madame d'Appony, la souveraine arbitre de ce temps-là, de matinée, si intime fût-elle, dont ne fût, de rigueur, M. de Balzac, et plus de causerie dont il n'eût le droit de venir réclamer sa part. Dans les commencements de cette

nouvelle fortune, il lui arrivait de faire plus d'un faux pas et de commettre plus d'une maladresse, dont il riait plus tard en ne manquant jamais de faire remarquer avec quelle bonté facile et indulgente il avait été relevé. Il y eut entre autres accidents, un certain dîner où il commit, coup sur coup, deux maladroites dont il fut le seul à rire, quoique tout le monde s'en fût aperçu.

C'était à un grand dîner officiel chez madame d'Appony, dîner exclusivement diplomatique, dont il était prié seul étranger. Les convives étaient réunis dans le salon et causaient presque intimement, quand le domestique vint annoncer le service de Son Excellence. Balzac, qui était assis à côté d'elle se leva précipitamment et lui offre bravement son bras. Madame d'Appony, avec ce tact admirable qui la distinguait, dit-on, avait tout deviné, et, plus rapide encore que notre officieux cavalier servant, pour lui éviter le petit ridicule d'une pareille inadvertance, elle prit le bras de M. de Pahlen, et dit doucement à l'oreille de Balzac :

— Vous ne voudriez pas, j'en suis bien sûre, nous brouiller avec la Russie !

A la porte de la salle à manger, il trouva M. de Talleyrand, devant qui tout le monde passait sans même paraître l'apercevoir et sans même s'excuser d'un pareil oubli des préséances ; ce que voyant, Balzac s'arrêta lui tout seul et se confondit en excuses et en compliments, se refusant absolument à passer le premier.

— Passez Monsieur, dit sèchement M. de Talleyrand, et d'un ton qui voulait être obéi sans réplique.

Il passa et le prince le suivit. En dînant, il s'aperçut qu'il avait fait une maladresse, et que personne, hormis lui, ne s'était jamais avisé de faire à M. de Talleyrand l'impolitesse de le forcer à montrer son pied-bot. En effet, il vit plus tard que partout et toujours le prince passait le dernier, sans affectation de personne à ne pas voir ce qu'il voulait cacher.

Tout ceci, on le voit, se passait il y a bien longtemps, avant que les révolutions n'eussent apporté aux mœurs et aux usages tant de modifications violentes qu'il ne reste presque plus aujourd'hui de traces de ces relations élégantes, polies, dont Balzac tira si grand fruit.

AUTRES PARTICULARITÉS SUR M. DE BALZAC.



EST à Passy, devant une petite cheminée, dont la glace donnait sur un bois d'arbres jaunés et presque effeuillés, que Balzac nous exprimait les idées que nous venons d'essayer de rendre. Le doute qu'avaient exprimé certains journaux sur son droit à s'appeler de Balzac lui avait été fort sensible. C'était une faiblesse de ce grand esprit, qui tenait aux Balzac par plusieurs côtés. Le Balzac du dix-septième siècle l'eût certainement reconnu pour son descendant. Les Balzac d'Entraigues, glorieux d'avoir fourni une maîtresse à la royauté, eussent été peut-être moins faciles !

Balzac avait été imprimeur et avait déposé son épée et sa particule à la porte de cette maison de la rue des Marais-Saint-Germain, où il avait le tort d'imprimer ses premiers ouvrages. Toujours depuis il faisait remarquer que l'industrie ne pouvait faire perdre la noblesse, tandis que d'après les anciens us, deux générations de commerce faisaient passer le gentilhomme à l'état de roturier, à moins que cela ne rentrât dans le négoce maritime, qui avait des privilèges spéciaux.

Il avait inventé un procédé pour la fonte des caractères qui le ruina beaucoup plus vite que ne l'aurait fait son imprimerie. Il est donc entré dans la littérature avec 200,000 francs de dettes qui se représentaient continuellement aux moindres succès d'argent qu'obtenait son travail, encore peu rétribué.

L'insouciance naturelle aux écrivains l'empêchait d'arranger ses affaires selon les habitudes commerciales, et l'insistance des intéressés le forçait à s'y dérober parfois, en se créant une solitude momentanée, où il pouvait rêver en paix les chefs-d'œuvre destinés à combler son terrible déficit.

Voici la vérité ?

Nous l'avons connu dans une époque où déjà sa position s'était éclaircie. Un soir, nous nous trouvions à un théâtre

de vaudeville, recueillant les éléments de l'analyse d'un pièce en deux actes. Un domestique en livrée vint nous avvertir qu'on nous attendait pour souper à Madrid.

Le vaudeville était emprunté à un roman de Balzac. Les auteurs n'avaient nullement songé à faire participer le romancier aux produits de l'ouvrage ; il le leur abandonnait même volontiers. Mais il était bien aise de donner aux critiques qu'il estimait une petite fête, en l'honneur du succès dramatique qu'il venait d'obtenir indirectement.

Un voyage à Madrid ne nous eût pas effrayé. Mais il s'agissait du Madrid du bois de Boulogne. Une calèche, précédée d'un coureur portant un flambeau, nous fit parcourir rapidement les boulevards, l'avenue de Neuilly et les allées obscures du bois.

En entrant dans la grande salle du restaurant, décorée dans le style Louis XV, nous trouvâmes une brillante réunion, composée d'invités du monde artistique et littéraire, parmi lesquels on remarquait les actrices qui avaient joué dans la pièce.

Balzac brillait au milieu de la table, avec ce superbe habit bleu à boutons d'or massif, qu'on lui voyait dans ses jours de fortune. Sa canne, au pommeau d'or ciselé incrusté de turquoises, qui valait trois mille francs, avait été négligemment posée dans un coin de la salle ; comme il n'y avait là que des artistes, elle ne disparut pas.

La nuit fut charmante, grâce à l'esprit et aux recherches que l'amphytrion avait inventées pour faire de ce médianoche un festin de Trimalcion. Vers le matin, il nous dit en passant :

— Je viens de dépenser cinq cents francs !

— Rien que cela ?

— Oui !... Ah ! je ne compte pas la dépense du traiteur.

Je dis seulement que j'aurais écrit pour cinq cents francs de copie avec les choses que j'ai dites cette nuit.

Et nous savons tous combien cela était vrai.

SOUVENIRS DANS L'EXIL.

Lettres adressées à Madame J. par la Princesse de Belgiojoso.

Chère amie,



En vue de Malte,

A date de cette lettre vous rassurera sur mon sort. Je ne la fermerai que lorsque je serai débarquée à Malte. A cette heure, je vous écris à bord du *Mentor* faisant voile pour Malte et l'Orient. C'est le 31 juillet, dans la nuit, que j'ai quitté Rome.

Depuis quelques jours, j'avais toujours mon passeport sur moi. Un ami me prêta l'argent nécessaire pour gagner Civita-Vecchia, et pour payer mon passage à Malte. Une heure après l'avoir reçu, je sortais de chez moi à pied ; je gagnai une voiture à quelque distance, et j'arrivai sans obstacle à Civita-Vecchia, où je demeurai toute une journée. Là, je trouvai rassemblés tous les exilés de Rome. Civita-Vecchia semblait le bout du monde, au delà duquel il était impossible d'aller. Tous les hôtels étaient encombrés ; les dalles même de la rue étaient occupées jour et nuit par des malheureux qui n'avaient pas d'autre gîte. Toutes ces âmes errantes et en peine se connaissaient, s'abordaient, mettaient en commun leurs craintes et leurs espérances. Le sujet de toutes les conversations était : Comment partir et où aller ? Tout à coup, le jour même de mon arrivée, on affiche au coin des rues une invitation adressée à tous les Italiens de se présenter dans les quarante-huit heures chez le gouverneur français de la place, pour y recevoir un ordre de départ ou un mandat d'arrêt. Cet ordre coupa court à bien des incertitudes, et donna des ailes aux plus tardifs. Il ne s'agissait plus que de trouver le moyen de partir, et chacun s'ingéniait de son mieux. Les passeports faisaient double, triple service. Le génie inventif des Italiens fut mis à l'épreuve. Au milieu de tant de sujets de tristesse, la nécessité de trouver des expédients et la singularité de quelques-uns de ceux-ci éveillaient, de temps en temps, cette vivacité méridionale qui ressemble si fort à la gaieté. Le plaisir d'avoir trouvé un stratagème, la satisfaction d'un rôle bien joué se mêlaient et jetaient comme un voile sur les regrets du départ. Pour moi, j'acceptai ma partie dans la représentation générale. Le consul anglais, de qui je tenais mon passeport à Rome, n'avait point réfléchi que ma position d'exilée—séquestrée—me forçait à renvoyer mes domestiques : les noms de ceux-ci étaient demeurés sur le passeport. J'offris à deux Lombards, que je connaissais, cette voie de salut. Elle fut acceptée avec empressement, comme vous le pensez bien, et je montai à bord du *Mentor*, ayant un comte pour valet de pied et un capitaine d'artillerie pour valet de chambre.

Vous dirai-je, mon amie, comment, en dépit du but sérieux de ces travestissements, tout à coup je me reportai de quelques années en arrière, à cette journée où nous imaginâmes, vous et moi, d'apprendre dans la matinée les *Précieuses ridicules*, et de jouer la pièce le soir même. C'était à la campagne, à La Jonchère, près St Germain, vous vous en souvenez bien ? Nous pensions être à l'abri des visiteurs ce jour-là (je ne sais trop pourquoi.)—Nous avions réalisé des costumes incroyables ; ce pauvre comte d'Ar..., mort

si tristement depuis, était un Mascarille imprivoisé. Il n'avait trouvé moyen de se faire un jabot qu'avec un bas de soie, quant au rouge, il n'avait jamais voulu y renoncer. Après avoir cherché en vain sur nos toilettes, il avait pris le parti d'écraser sur ses joues une boîte de poudre pour les dents. Avec quel bon rire nous l'accueillîmes, et ma jeune Milanaise Eleuthère, qui, disiez-vous ironiquement, avait la physionomie douce et gaie de l'empereur Néron, la voyez-vous entrer, peinte en noir, pour remplir dans la pièce le personnage important d'Almanzor, dont elle ne put jamais retenir le rôle contenu en deux lignes.—Mais quel désespoir, quelle terrible impression vint interrompre la répétition générale qui se faisait avant le dîner !—Un carrosse roule dans le lointain, une voiture gravit la côte.—Notre spectacle est manqué ! Nous nous dispersons à la hâte pour arracher nos costumes burlesques, et en rentrant, je trouve sérieusement installé au salon M. Martin, ministre de France à Hanovre.—Or, diplomate par excellence, il ne fallut pas songer à l'associer à notre projet. Tout homme qui veut réussir dans la carrière diplomatique rompt avec le sans-façon, la plaisanterie et la fantaisie, et se fait important.—Voilà l'esprit du corps.—Ceux qui ne comprennent que la lettre deviennent guidés, cérémonieux et ennuyeux.—Mais ce ne sont pas les bons.—M. Martin, je le maintiens, était des premiers, quoique vous l'avez classé parmi les seconds. Habituellement, sa vue m'était agréable ; mais, en cette circonstance, je l'aurais volontiers sacrifié à ma fantaisie.—Vous eûtes l'idée ingénue de faire avancer le dîner pour hâter le départ du soir ; mais rien ne nous réussit cette fois.—Le spectacle fut manqué, et pour Eleuthère-Almanzor, ce fut pis encore : elle ne put assister au dîner. Elle avait été mise au noir si consciencieusement, qu'il était impossible de la blanchir. Elle était nègre jusqu'au fin fond des oreilles, et cette partie d'elle-même demeura au moins huit jours avant de reprendre sa couleur naturelle.

N'êtes-vous pas étonnée, très-chère, de me voir ainsi rechercher le passé jusqu'en des détails frivoles ? Moi qui, jadis, tout entière au présent ou à l'avenir, ne faisais jamais faire à ma mémoire d'exercices rétrospectifs. Cette transformation est un bienfait de la nature. Le présent est cruel, l'avenir bien sombre. J'ai perdu le sommeil. Je ne puis obtenir de suspension aux inquiétudes qui m'obsèdent, qu'en retournant en arrière et me laissant absorber par la vivacité de mes souvenirs.

Pendant que vous vous inquiétiez de moi et de mon voyage, je me tourmentais de sa durée, et je pensais avec un sentiment d'envie à ces quelques coins du feu chéris où je voudrais m'asseoir tous les jours de la vie. Les grands et terribles événements auxquels je viens de prendre part remplissent ma vie d'une façon qui ne me permet plus de mesurer le temps. Quand je songe à l'époque où je vivais en rat de bibliothèque quand j'étais libre, et en poupée de salon quand je ne l'étais pas, il me semble que vingt ans se sont écoulés depuis. Il n'y a cependant que trois ans de cela et de votre coin du feu....

Je m'étais toujours imaginé que Malte était une île dont la capitale portait le même nom ; et j'ai appris, à mon grand étonnement, qu'il n'y avait pas dans le monde de ville

de Malte. Sur la rive droite de l'île s'élève la ville principale, qui s'appelle du nom de son fondateur, le grand maître *Valetta*. C'est là où je suis logée, et d'où je vous écris.

....Ce que je vois de l'île et de ses habitants me confirme dans mon aversion. La campagne est aride et brûlée; les rues et les constructions sont monotones; la population de taille et de proportions exigües; les teints jaunes et bilieux; les visages ronds et aplatis, la bouche large et épaisse, le nez court et épaté, les yeux ronds, saillants et sans regards, le front bas, étroit, se perdant sous une forêt de cheveux laineux comme ceux des nègres. L'accent guttural et nazillard, une ignorance farouche, les mœurs dissolues, sans passion ni tendresse, sans emportement ni abandon.... Tout cela, vous dis-je, cause un serrement de cœur inexprimable.

Ah! chère belle, que ne donnerais-je pas pour la vue d'un riant bocage, d'une belle nappe d'eau, qui me rappellerait mes verts jardins, et mes lacs charmants de la Lombardie! que je voudrais me mirer un instant dans le pur cristal de deux yeux bleus, comme les peignaient nos maîtres de l'école lombarde! que ne puis-je entendre quelques mots prononcés d'une de ces voix douces et graves, qui appartiennent aux femmes de ma patrie! Pour supporter l'exil, il faudrait vivre dans un pays aussi semblable que possible à celui qu'on voudrait ne pas avoir quitté, ou bien trouver transporté dans un lieu dont l'originalité forçât votre attention. La ressemblance adoucit les regrets, la différence les étourdit. Mais ici tout est pâle et monotone, nostalgique en un mot.

Il n'y a qu'une chose belle, bonne, excellente à Malte, c'est le soleil. Je pourrais y devenir idyllique, et je me surprends à regarder cette magnifique lumière avec passion.

.... Je reprends la plume après deux jours d'intervalle. J'ai fait une excursion curieuse, j'ai voyagé, ou du moins j'ai vu du nouveau sans presque changer de place. Je fus interrompue, lorsque je vous écrivais par la visite d'une famille anglaise avec laquelle je suis en relations depuis huit jours.

On venait m'annoncer l'arrivée dans le port d'un vaisseau marocain, ayant à bord un grand nombre de pèlerins musulmans, se dirigeant vers la Mecque; et parmi eux la fille de l'empereur du Maroc avec toute sa suite. On me fit une description mirifique des costumes des voyageurs et de l'ameublement du navire; puis, mettant sous mes yeux une permission en bonne règle pour visiter le bâtiment, on m'invita à m'y rendre. J'acceptai avec bonne volonté ce moyen de me distraire; je promis de me tenir prête à faire cette partie de plaisir aussitôt que les rayons du soleil ne frapperaient plus perpendiculairement sur nos têtes.

Nous partîmes à l'heure du soleil couchant, en nous dirigeant vers l'embarcadère du port principal. Parmi les bateaux amarrés au rivage, j'en remarquai un peint en couleurs variées et tranchantes, recouvert d'un pavillon en soie jaune, tendu en étoffe de même couleur et dont les rameurs étaient des esclaves noirs vêtus de blanc, ayant au cou, aux oreilles, aux poignets et aux chevilles, de riches et lourds ornements en or massif. C'était la gondole du bâtiment marocain, dans laquelle quelques personnages de la suite impériale s'étaient rendus à terre. A l'extrémité du port, au fond d'une de ces anses qui donnent à ce rivage un caractère particulier, se balançait paresseusement le gros navire, aux flancs arrondis, à la carène plate, à la mâture pesante, qui servait, pour le moment, de demeure à la plus belle et à la plus pieuse des princesses de Barbarie.

Un silence profond régnait sur ce bâtiment, qui, à en juger d'après la multitude d'êtres qui allaient et venaient en tous sens sur le pont, contenait une nombreuse population. Leurs pieds, chaussés de fines babouches, ne faisaient point résonner les planches. Un esclave noir ayant pour tout vêtement, roulé autour des reins, un burnous éclatant de blancheur, te-

nait un énorme cimenterre à la main; il se promenait tranquillement devant le petit escalier par lequel on monte à bord, prêt à repousser tout personnage assez hardi pour s'aventurer sans autorisation sur une pareille échelle. Nous lui montrâmes notre permission; l'esclave fidèle ne daigna seulement pas y jeter les yeux, et nous fit signe de reculer. Après l'avoir instamment prié, supplié, sommé de nous faire parler à l'agha, au bey, au pacha, énumérant successivement toutes les dignités musulmanes, mais en vain, voyant enfin nos efforts inutiles, nous allions nous retirer, lorsqu'un heureux hasard amena un des interprètes de la princesse. Celui-ci, attiré par le bruit insolite qui se faisait dans cette partie du navire, s'informa du sujet de notre débat et prit sur lui d'y mettre fin, en nous introduisant dans ce lieu, qu'on nous rendait inaccessible, et il poussa la bonne grâce jusqu'à nous en faire les honneurs.

En mettant le pied sur le pont du navire marocain, il me sembla tout d'abord que j'étais transportée dans un monde nouveau. Les objets dont j'étais entourés étaient étranges et d'aspects inconnus. L'avant du bâtiment, abandonné au sexe masculin, était encombré d'une foule b'gerrée et multiforme. Il y avait des blancs, des noirs, des Maures, des Arabes, des Maltais, des Tartares, des Malais, des hommes de toutes les nuances et de toutes les races, comme il y en avait de tous les rangs et de tous les états, soldats, marins, religieux, marchands, savants et lettrés, musiciens, courtisans et esclaves. Les costumes étaient aussi variés que les individus. Le turban du musulman, le fez du Grec, le burnous du Bédouin, la calotte même de l'esclave se montraient tous avec avantage auprès du chapeau plat du Maltais et de l'éternelle casquette de l'Européen.

Il y avait de beaux hommes dans cette foule; mais l'air d'indifférence et de somnolence répandu sur tous ces visages silencieux les dépouillait entièrement de ce charme de physiologie, auxiliaire puissant de la beauté.

Je cessai bientôt de m'occuper de cette partie du bâtiment, et je tournai les yeux du côté opposé, qui, dans tous les navires, est désigné comme la place d'honneur. La royale pèlerine ne profitait pas souvent du privilège que lui réservait l'emplacement sur le tillac. En vraie musulmane, elle préférerait la vue des quatre planches d'une étroite cellule au spectacle d'une mer sans bornes; la faible brise, qu'une étroite ouverture laissait pénétrer jusqu'à elle, au souffle puissant et vivifiant de l'air libre; le rayon de clarté, atténué par d'épais rideaux, à cet océan de lumière qui vous inonde sous ce ciel bleu et transparent. Chaque jour, cependant, notre princesse de Barbarie prenait le café sur le pont durant quelques instants, avant et après le coucher du soleil. A cette heure, tout l'équipage redoublait de silence et d'immobilité, ce qui est un moyen comme un autre de témoigner le respect et l'adoration. La séparation entre les habitants du vaisseau était religieusement observée, et la distance était assez grande pour rendre impossible toute communication accidentelle et involontaire.

Je fus assez favorisée du sort pour arriver, durant l'un des courts séjours de la princesse sur le tillac. Au bout de l'arrière-pont s'élevait comme une petite forêt d'arbres nains et de buissons, transplantés dans des caisses, tels que des orangers, des citronniers, des lauriers-roses, des grenadiers, des myrthes, etc. De distance en distance, au pied d'un arbuste en fleurs, une pile de coussins était disposée en siège, pour l'usage des suivantes de la princesse, tandis qu'un épais tapis de Perse épargnait à leurs pieds à peine chaussés le rude contact du plancher. Toutes ces femmes, jeunes et belles pour la plupart, étaient à demi cachées par leurs voiles; un coin en était forcément soulevé, pour placer entre les lèvres le tuyau du narguilé. Au centre de ce bosquet, mélange de femmes et de plantes parfumées, on voyait un buisson plus fleuri, des coussins plus richement brodés. Les reflets scintillants d'une quantité de pierres répandues avec profusion sur la robe, le voile et le narguilé, désignaient au moins clairvoyant la maî-

trasse de ces lieux et de ces choses; celle en l'honneur de qui tous ces êtres se mouvaient, se taisaient, vivaient enfin et mouraient.

J'étais curieuse de voir une princesse de Maroc entreprenant, sans autre compagnie que ses serviteurs, ce long et pénible voyage de la Mecque. Je m'étais représenté la pèlerine comme une femme aux pensées et aux résolutions viriles; grande et forte de sa personne; belle, car toute princesse orientale doit l'être, mais d'une beauté mâle. J'oubliais que les portraits dont l'imagination seule fait les frais sont rarement plus ressemblants que ceux peints de souvenir. Aussi, lorsque mes yeux se furent posés sur l'amas d'étoffes parfumées et de pierreries qui révélait la princesse, je ne pus me défendre d'un mouvement de surprise. J'avais devant moi une petite fille âgée de quinze ans environ, mais n'en paraissant guère plus de douze, tant elle était petite, mince, mignonne; tant son visage était rond, même un peu bouffi; tant le duvet de ses joues était dans sa fleur; tant enfin il y avait d'innocence dans ses grands yeux noirs. L'expression sérieuse qu'on y lisait semblait contredite par les nombreuses fossettes qui, sur ses joues et son menton, appelaient le sourire.

Elle tenait son voile relevé, soit qu'elle n'eût pas encore pris au sérieux son rôle de femme, soit que son rang lui parût une barrière suffisante entre les regards flétrissants des humains et sa beauté.

Elle semblait occupée attentivement de l'examen du bout d'ambre de sa pipe, dont quelques pierreries s'étaient détachées.

L'esprit se plaît aux contrastes. Il ne saurait y en avoir de plus singulier que celui qu'offrait l'aspect de ce frais visage enfantin, se dirigeant vers le désert: bravant dans un but austère la mer et ses dangers, et livrée à tous ces hommes terribles, sans autre protection contre eux que l'habitude d'une sorte d'idolâtrie et de crainte irréfléchie. Quel isolement au milieu de ce silence glacial et de ces vaines apparences de respect!

La petite personne avait l'air de s'ennuyer mortellement. Par moment, elle levait subitement les yeux au ciel, comme si tout à coup lui venait la pensée qu'il pourrait bien se passer par là haut quelque chose de plus divertissant qu'ici bas. Après un instant d'attente inutile, elle ramenait son regard impatient sur le pont, finissant par l'arrêter sur un tas de confitures, de friandises, et de véritables jouets d'enfant (que la petite princesse prenait sans doute pour des objets d'art) amassés, sur un tapis à côté d'elle.

Bien des choses me restaient à examiner. Je ne savais encore ni la couleur, ni l'étoffe dont étaient faites les robes des dames d'honneur. J'ignorais les lois hiérarchiques du harem. Lesquelles des femmes assises sur des piles de coussins ou des jeunes filles groupées autour de la princesse, l'éventant, soufflant, sur le narguilé, lui présentant des bonbons et des poupées, avaient la préséance sur les autres? Quoique stimulée par ces graves sujets d'étude, je n'avais encore pu détacher mes yeux de cette mignonne et gracieuse créature, que les hommes entouraient de tant de pompe. Quand tout à coup il me sembla entendre, venant de l'autre extrémité du bâtiment, des cris étouffés, des gémissements, rendus plus distincts par le silence général. Je vis l'une des femmes assises au pied des buissons tressaillir faiblement. La sultanine rapprocha les arcs fins et veloutés de ses sourcils; puis tout retomba dans le calme précédent. Il n'y eut que la main de la suivante dont j'avais surpris le tressaillement, qui continua à trembler si fort, que je pus entendre le bout d'ambre de sa pipe heurtant contre ses dents.

Je fus saisie d'une inquiétude poussée jusqu'au malaise; je devinais une histoire douloureuse, j'étais curieuse et je craignais d'interroger.

Je levai les yeux vers mon interprète; il comprit ce qui se passait en moi et prit la parole. Qu'il me soit permis en passant, de rendre hommage à la pénétration des Méridionaux,

et particulièrement des Orientaux, pour lesquels un regard équivalait au plus long discours. Nierez-vous, que j'eusse pu regarder dans le blanc des yeux un Anglais, par exemple, jusqu'au jour du jugement dernier, sans que le susdit Anglais eût compris qu'il me fallait une histoire, et quelle histoire, bon Dieu!

Mon interprète sourit modestement, comme s'il allait m'avouer que tout n'était pas parfait même dans un bâtiment marocain, qui contient évidemment le meilleur abrégé des mondes possibles. Vous désirez savoir, Madame, qui gémit là-bas? me dit-il à voix basse, et en inclinant la tête du côté d'où était venu le bruit: hum... hum..., ce sont de ces choses qui arrivent quelquefois, quoiqu'on fasse pour les empêcher: mais que voulez-vous?

Ce matin, une des femmes de la princesse a laissé tomber un mouchoir; un des esclaves, qui en ce moment servait le sorbet à la sultanine, a fait un pas de côté pour cacher ce mouchoir, puis, quand il a cru le moment favorable, il l'a ramassé. D'abord il l'a posé sur ses yeux et ses lèvres, ensuite il l'a mis dans son sein. Son altesse a paru ne rien apercevoir; cependant ses lèvres ont pâli subitement, ce qui chez elle est un signe de colère. Lorsque l'esclave s'est retiré, elle a fait venir le chef des eunuques, et lui a ordonné d'administrer vingt coups de bâton à Sélim. La pauvre femme cause de la faute et du châtiment de l'esclave, ne put y tenir; car elle l'aime, nous l'avons tous deviné depuis longtemps. Elle se jeta aux genoux de son altesse, frappa le plancher de son front, baisa le bas de la robe de sa maîtresse, et la supplia de pardonner au coupable. Devinez ce que répondit la princesse? Ici mon interprète fit une pause; me regardant avec la satisfaction du narrateur qui sent qu'il va surprendre son public; et continuant: — Vous ne le devinez pas! Oh, Madame, c'est une personne bien extraordinaire que la sultanine Fatmé, et si elle était appelée à gouverner l'état, l'état s'en apercevrait bientôt.

Donc, elle regarda tout tranquillement la suivante au désespoir, puis elle lui dit d'un accent doux et lent: "Tu l'aimes donc bien, ce Sélim? réponds... tu l'aimes bien? — Pardon, Madame, s'écria la jeune femme. — Et de quoi pardon? reprit la sultanine, avoue que tu l'aimes! Et que ferais-tu s'il lui arrivait malheur? — Ah! Princesse, je crois que j'en mourrais! — Tu crois, mais tu n'en es pas sûre, et rien de plus pénible que le doute, surtout sur un sujet si important. Eh bien! dit-elle, de son air le plus sévère, s'adressant au chef des eunuques, au lieu de vingt coups de bâton, tu en feras donner cinquante à Sélim. Par ce moyen, continua-t-elle en se tournant vers sa victime, tu auras meilleure chance de sortir de l'incertitude où tu te trouves. La pauvre fille voulut ajouter quelques mots, mais notre princesse la fit taire aussitôt en lui disant: Prends garde! si tu prononces un mot de plus, je tranche la difficulté et je fais taire à ton amour une expérience complète. J'ai d'autres moyens que le bâton..."

Mais c'est donc un monstre que cette princesse enfantine, m'écriai-je plus haut que ne le permettait l'étiquette, et véritablement en colère. — Silence! de grâce, Madame, interrompit l'interprète d'un ton suppliant. Puis voyant que personne n'avait remarqué ma sortie inconvenante, il reprit d'un air plus rassuré: Eh mon Dieu, non, Madame, elle n'est pas méchante; mais je crois qu'elle s'ennuie beaucoup. Ce pèlerinage n'a été entrepris que pour faire quelque chose de nouveau. Il faut convenir que jusqu'à présent elle n'en a pas tiré grand plaisir. Embarquée sur la côte de Maroc, elle a toujours eu un temps superbe, pas une seule fois l'émotion d'un orage. Voici une semaine que nous sommes en quarantaine dans le port de Malte: la distraction n'est pas grande et explique l'aigreur de son humeur.

Pendant que mon interprète s'exprimait ainsi, je m'étais rapprochée du centre du navire, de manière à pouvoir apercevoir et entendre ce qui se passait des deux côtés.

Je ne tardai pas à voir s'avancer vers l'échelle qui condui-

sait à l'entrepont quatre esclaves portant sur une espèce de brancard un malheureux que l'on pouvait tenir pour mort ou mourant. Il ressemblait à une belle statue en bronze florentin. Les linges sur lesquels il était couché étaient blancs, de cette blancheur dont les Orientaux seuls ont le secret, et sillonnés par des raies d'un rouge vif, qui témoignaient à la fois de la gravité des blessures et de la jeunesse vigoureuse du blessé.

Je ne sais à quel âge ce serviteur était entré dans la maison de la princesse, ni quel rang il occupait parmi les esclaves, mais ce qui est certain, c'est qu'il était beau comme un brun Antinou, et que ses formes rappelaient celles du jeune Hercule. Sa tête renversée en arrière, sa bouche entr'ouverte, ses yeux fermés, l'état de prostration où étaient ses membres, tout portait à croire qu'il avait succombé à ses souffrances. Mais lorsque le triste convoi fut arrivé devant l'échelle, au moment de s'enfoncer par l'écoutille dans l'entrepont, le malheureux entrouvrit ses yeux, les tourna languissamment vers la femme pour laquelle il mourait, et, saisissant un morceau de mousseline qui était posé sur sa poitrine, il le pressa sur ses lèvres dans un mouvement passionné.

Je regardai la jeune suivante ; d'une pâleur livide, renversée contre la caisse d'oranger au pied duquel elle était assise,

on eût pu croire que sa pauvre âme avait quitté son beau corps.—Promenant mon regard sur ses compagnes, je vis la plupart d'entre elles demeurer immobiles, la tête tournée vers leur compagne, le corps à demi incliné, comme si elles eussent voulu lui porter secours, tandis qu'un pouvoir magique les en empêchait. O peur ! passion honteuse, tyrannique, à la fois féroce et lâche !

Durant cette scène, la sultane avait un air méchant, sans grandeur, ni courage, qui porte les enfants à écraser un oiseau, empaler un papillon ou trancher la tête d'une mouche, comme expérience d'histoire naturelle ; mais lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur la jeune femme évanouie, peu à peu ils exprimèrent une haine si féroce que l'enfant cruel disparut, à mes yeux, pour faire place à la femme jalouse. Je saisisais enfin le mot de l'énigme. Le beau Selim eût été traité avec moins de rigueur si, osant davantage, il eût ramassé le mouchoir de la souveraine, au lieu de celui de sa suivante ; tant il est vrai qu'en Orient comme en Occident, de la grandeur seule du crime peut résulter le salut du criminel.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

(A CONTINUER.)



UNE VEUVE INCONSOLABLE.



Un de nos statuaires les plus célèbres fut appelé il y a quelque temps chez une jeune dame qui appartient par sa naissance à une des familles les plus distinguées de la haute finance, et que le mariage avait unie à l'héritier d'un nom illustre dans les fastes militaires de l'Empire.

Cet hymen formé sous les plus heureux auspices, n'avait, hélas ! été que de courte durée ; l'impitoyable mort venait de le rompre en enlevant prématurément le jeune époux.

Le statuaire était mandé par la veuve.

Il fut introduit, à travers les appartements silencieux, jusque dans une chambre où il se trouva en présence d'une femme jeune et belle, vêtue de longs habits de deuil et le visage sillonné de larmes.

— Vous savez, lui dit-elle avec effort et d'une voix entrecoupée de sanglots, vous savez le malheur qui m'a frappée ?

L'artiste s'inclina d'un air de respectueuse condoléance.

— Monsieur, reprit la veuve, je veux faire élever au cher mari que j'ai perdu un monument funèbre. Je vous ai choisis à cause de votre talent et de votre renommée.

L'artiste s'inclina de nouveau.

— Je veux que ce monument soit superbe, digne de l'homme que je pleure, proportionné à l'éternelle douleur où je suis plongée. Peu m'importe ce que cela coûtera ; je suis riche, et je consacrerai volontiers, s'il le fallait, ma fortune entière à honorer la mémoire d'un époux adoré. Je veux un temple, des colonnes de marbre, et au milieu, sur un piédestal, sa statue.

— Je ferai de mon mieux pour remplir vos vœux, Madame,

répondit l'artiste : mais je n'avais pas l'honneur de connaître le défunt, et son image m'est indispensable pour exécuter mon œuvre. Vous possédez sans doute son portrait ?

La veuve leva le bras et montra d'un geste désolé un magnifique portrait peint par Amaury-Duval.

— Une peinture admirable ! dit l'artiste, et le nom du maître me dispense de vous demander si la ressemblance est frappante.

— Ce sont tous ses traits, Monsieur !... c'est lui ! Il ne lui manque que la vie !... Au prix de tout mon sang, que ne puis-je la lui rendre !

— Je ferai prendre ce portrait, Madame, et je vous promets que le marbre le reproduira exactement.

La veuve, à ces mots, se leva d'un seul bond, et s'élançant vers le portrait, les bras étendus comme pour le défendre, elle s'écria :

— Prendre ce portrait ! m'enlever ma seule consolation, mon unique bonheur ! jamais ! jamais.

Mais, Madame, vous n'en serez privée que peu de temps.

— Pas une heure, pas une minute ! Vivrais-je sans cette chère image ! Voyez, je l'ai fait placer là, dans ma chambre, pour qu'elle ne me quitte ni jour ni nuit, pour que mes yeux la contemplent sans cesse à travers mes larmes. Ce portrait ne sortira pas d'ici un seul instant, et je passerai à le contempler le reste de ma misérable et douloureuse existence.

— Alors, Madame, il faudra que vous me permettiez d'en prendre une copie. Mais rassurez-vous, je ne troublerai pas longtemps votre solitude, une esquisse et une séance suffiront.

La veuve accepta cet arrangement : seulement, elle exigea que l'artiste revînt dès le lendemain. Elle voulait qu'il se mit à l'œuvre sur-le-champ, tant elle avait hâte de voir s'élever le

mausolée ; mais le statuaire lui fit observer qu'il avait d'abord un autre travail à terminer. Elle voulut aplanir, avec l'or, cette difficulté.

Impossible, répondit l'artiste, j'ai donné ma parole ; mais soyez sans inquiétude, je ferai telle diligence, que le monument sera terminé dans le délai que demanderait tout autre artiste qui s'y mettrait tout de suite.

— Vous voyez ma douleur, reprit la veuve ; vous devez comprendre mon impatience. Hâtez-vous donc ; surtout, déployez toute la magnificence possible. N'épargnez pas la dépense, et faites un chef d'œuvre.

Plusieurs lettres répétèrent ces recommandations dans les premiers jours qui suivirent cette entrevue.

Au bout de trois mois, l'artiste revint. Il trouva la veuve toujours vêtue de noir, mais un peu moins pâle et un peu plus coquettement arrangée dans sa parure de deuil.

— Maintenant, Madame, dit-il, je suis tout à vous.

— Ah ! enfin ! c'est bien heureux, répondit la veuve avec un gracieux sourire.

— J'ai fait mon esquisse ; mais j'ai besoin encore d'une séance pour la ressemblance. Veuillez donc me permettre d'entrer dans votre chambre.

— Dans ma chambre ? Pourquoi donc ?

— Mais pour voir le portrait.

— Eh bien ! passez dans le salon, c'est là que vous le trouverez maintenant.

— Ah ?...

— Oui, il est bien mieux placé, bien mieux éclairé dans le salon que dans la chambre.

— Voulez-vous voir l'esquisse du monument ?

— Volontiers... Oh ! quelle grandeur, quel luxe d'ornements ! mais c'est un palais que ce tombeau !

— Ne m'avez-vous pas dit que rien ne serait trop magnifique ? Je n'ai pas regardé à la dépense, et voici la note des frais que le monument vous coûtera.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la veuve après avoir jeté les yeux sur le chiffre total... Mais c'est énorme !

— Vous m'avez recommandé de ne rien épargner...

— Sans doute, je veux bien faire les choses, mais pourtant je ne voudrais pas faire de folies.

— Ceci n'est encore qu'à l'état de projet, et il est temps de se restreindre.

— Eh bien ! si nous supprimons le temple, les colonnes, toute l'architecture, et si nous nous contentons de la statue ?

Il me semble que ce serait fort convenable.

— Sans doute.

— Ainsi, c'est entendu. Rien que la statue.

Peu de temps après cette seconde visite, le statuaire tomba dangereusement malade ; il fut obligé de suspendre ses travaux, et à la suite d'un voyage en Italie que les médecins lui avaient ordonné, il se présenta de nouveau chez la veuve qui était alors dans le dixième mois de son deuil.

Aussi trouva-t-il quelques roses parmi les cyprès, quelques riannes couleurs se jouant sur un fond à demi sombre.

L'artiste apportait une petite ébauche de sa statue modelée en plâtre et offrant en miniature l'aperçu de ce qui devait être l'œuvre capitale.

— Comment trouvez-vous la ressemblance ? demanda-t-il à la veuve.

— Il me semble que c'est un peu flatté ; mon mari était bien, sans doute ; mais vous en faites un Apollon !

— Vraiment ? Eh bien ! je vais rectifier mon ouvrage sur le portrait.

— Ce n'est pas la peine ; un peu plus ou un peu moins ressemblant, qu'importe !

— Pardonnez-moi, mais je tiens à l'exactitude.

— Si vous le voulez absolument...

— C'est dans le salon à côté qu'est le portrait, n'est-ce pas ? J'y vais.

— Il n'y est plus, reprit la veuve en tirant le cordon d'une sonnette.

— Baptiste, dit-elle au domestique qui entra, descendez le portrait de Monsieur.

— Le portrait que Madame a fait monter au grenier la semaine dernière ?

— Oui.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit, et un jeune homme très élégant se présenta d'un air léger et familier, vint baiser la main de la belle veuve et s'informa de sa santé avec une tendre et galante sollicitude.

— Qu'est-ce que ce bonhomme de plâtre ? demanda-t-il en montrant du doigt la statuette que l'artiste avait posée sur la cheminée.

— C'est le modèle de la statue pour le tombeau de mon mari.

— Vous lui faites ériger une statue ? Diable ! c'est bien majestueux !

— Vous croyez ?

— Il n'y a que les grands hommes qu'on taille en plein marbre et qu'on représente en pied, et il me semble que le défunt était un homme fort ordinaire.

— En effet, son buste suffirait.

— Comme il vous plaira, Madame, dit le sculpteur.

— Tenons-nous en donc au buste, c'est convenu.

Deux mois plus tard, le sculpteur, apportant le buste, se croisa dans l'escalier avec un joyeux cortège ; la veuve, donnant la main à l'élégant dandy qui avait fait supprimer la statue du défunt, se rendait à la mairie, où elle allait prêter un second serment de fidélité conjugale.

Si le buste n'avait pas été fait, on s'en serait volontiers passé. Lorsque, plus tard, l'artiste reclama le prix de son œuvre, on se récria sur le prix, et il fallut presque la menace d'un procès pour que la veuve, consolée et remariée, finit par se résigner à payer l'hommage funèbre, si considérablement réduit, qu'elle avait rendu à la mémoire du défunt.

EUGÈNE GUINOT.

MAXIMES.

Il n'y a pas de succès possible sans beaucoup de travail et une grande persévérance de volonté.

Les questions montrent l'étendue de l'esprit et les réponses sa finesse.

C'est la vie simple, ce sont les occupations utiles qui font goûter les moindres délassements, tandis que les divertissements ne sont autre chose qu'une broderie sur un fond d'ennui.

Il y a des gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls ; ils sont le fléau des gens occupés.

Les bons livres sont à l'âme ce que les aliments sont au corps.

Avec quelle pureté, avec quelle sainteté, avec quelle perfection, avec quel désintéressement, faut-il aimer le prochain, puisque l'amour qu'on a pour lui est semblable à celui qu'on a pour Dieu.

LA REINE DES BELGES.



DEPUIS près d'un siècle, on voit peu de reines mourir sur le trône. La Belgique vient de donner cette noble leçon au monde, avec une grandeur et une solennité qui marqueront dans l'histoire de notre siècle. Il est vrai que la souveraine des Belges n'avait que trente-huit ans, et qu'il n'y a rien de politique dans sa vie ni dans sa mort. Cette princesse était tout simplement la religion et la vertu couronnées. Voilà pourquoi elle disparaît si grande, et pleurée si universellement.

Louise-Marie-Thérèse-Caroline-Isabelle d'Orléans, l'aînée des filles de Louis-Philippe et d'Amélie de Naples, naquit le 3 avril 1812, à Palerme, où son père avait enfin trouvé un refuge et une famille, après l'exil et les voyages que racontait notre dernier numéro. Douée par la nature de la grâce et de la beauté, la princesse joignit à ces dons une simplicité charmante, une bonté sans limites, une piété exemplaire, et une éducation de premier ordre. Elle écrivait et parlait avec une égale facilité les principales langues de l'Europe. Elle causait des beaux-arts avec sa sœur Marie, dans l'atelier où celle-ci modelait *Jeanne d'Arc* au bord de la tombe ; et plus d'une fois, assure-t-on, consultée par son père et ses ministres, elle leur donna sur les affaires du pays des conseils d'autant plus remarquables qu'ils étaient moins prétentieux. Sa grande affaire, à elle, était la charité. Elle passait les jours et les nuits à conspirer... contre la misère et la douleur. Partout où quelqu'un souffrait, sa main droite, ignorée de sa main gauche, se faisait sentir sans se montrer, avec une délicatesse tout évangilique.

Le 9 août 1832, elle épousa, au château de Compiègne, Léopold, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, roi de la Belgique affranchie. Elle fut dès lors, pour son peuple catholique, le bon génie de ce monarque protestant. Qui sait si son trône eût résisté au contre-coup de février, sans l'appui populaire de sa femme et de ses enfants ? Volontairement étrangère au gouvernement, la reine Louise borna son rôle aux vertus conjugales et maternelles, et au ministère de grâce et de bienfaisance. On cite d'elle une foule de ces bonnes œuvres secrètes qui sortent de l'ombre au moment des révolutions, comme les anges gardiens cachés des couronnes, pour les protéger de leurs branches ailes contre les fureurs de la multitude. Les rois n'ont pas de boucliers plus efficaces que ceux-là.

Le 2 janvier 1844, à dix heures du matin, une dame du palais remet à la reine une requête signée d'un conseiller communal, en faveur d'un pauvre ouvrier nommé Goossens, unique soutien d'une famille nombreuse, condamné à trois mois de prison pour coups portés dans un moment d'ivresse. La princesse s'habillait pour une cérémonie publique, où l'attendaient tous les hommages du rang suprême. Elle jette là ses parures, renvoie ses dames d'honneur et court à l'appartement du roi. Celui-ci était absent. La reine vole à sa poursuite, traverse deux fois la ville, le rencontre enfin, embrasse ses genoux, lui arrache la grâce du malheureux, la lui envoie par un officier, et revient un peu tard aux courtisans, en leur disant avec modestie : — Excusez-moi, messieurs, j'ai voulu avoir deux fêtes au lieu d'une.

À la dernière exposition des produits belges, la reine, prommenée au milieu des merveilles de l'industrie, s'arrête émue

devant des couvertures, des vêtements et des meubles à bas prix. On s'étonne de cette distraction ; mais bientôt on l'a comprise. Elle songeait aux pauvres que ces objets devaient préserver du froid et de la souffrance. — Elle comble d'éloges leur inventeur et lui achète ses produits par centaines... pour les distribuer à sa clientèle...

Plus récemment, elle visitait avec son mari quelque palais dans une ville du Nord. Le bourgmestre, courtisan grossier, la conduit à une fenêtre et lui dit avec emphase : C'est de ce balcon que le peuple, s'improvisant justicier, jeta sur les piques des soldats un magistrat qui avait trahi le pouvoir ! qu'en pensez-vous, votre Majesté ? — Mais je pense, monsieur, répondit la reine en souriant, que vous voudrez bien nous faire le plaisir de dîner avec nous. Le bourgmestre accepta avec gêne. L'épigramme était trop fine pour qu'il la sentit... Il n'a pas encore deviné pourquoi il n'a point reçu d'autres honneurs. Il croit que la souveraine a oublié, — tandis qu'elle s'est souvenue...

Un pareil trait est non seulement d'une femme supérieure, mais encore d'une grande reine.

Le 10 mai 1847, Louise-Marie avait failli périr sur le chemin de fer de Bruxelles, dans le choc effroyable de deux convois. Les généraux qui l'accompagnaient furent blessés gravement, sa voiture effondrée et ses bagages mis en pièces. Elle seule ne reçut aucune contusion. La Providence semblait veiller sur elle... mais elle lui réservait d'autres coups plus terribles. La chute et la dispersion de sa famille, la mort de son père en exil, rouvrirent les plaies faites à son cœur par la perte de son frère et de sa sœur, et menèrent rapidement au tombeau sa santé ébranlée.

Une sainte mort a couronné sa vie exemplaire. Ignorante de son propre état, elle oubliait sa douleur pour s'occuper de celle des autres ; elle faisait mille projets de voyages, de réunions intimes, à Bruxelles, à Laeken et dans tous ses palais allemands, qu'elle distribuait à sa mère et à ses sœurs, chassées des palais de France. Quand Mme. d'Hulst, son amie d'enfance, lui annonça par ses larmes les approches de l'agonie, elle regarda sa famille rangée autour d'elle et tomba sans connaissance. Revenue à elle, elle remplit ses devoirs religieux, disant sans cesse à l'abbé Guelle : — Suis-je assez préparée ? Puis elle s'écria : — Que Dieu est bon de me laisser mourir au milieu de tout ce que j'aime ! Puis elle défaillit d'heure en heure ; puis enfin, elle soupira : Je n'y vois plus ! Et elle rendit son âme à Dieu. Sa mère était debout près de son lit — *stabat mater*, — sans parole et sans larmes, tant elle en a épuisée la source, et murmurant à ses fils et à ses filles : Il ne nous reste plus que la résignation !

La reine Louise-Marie laisse à Léopold et à la Belgique deux fils et une fille, qui avaient hérité d'avance de l'affection du peuple pour leur mère.

Le jeudi 17 octobre, deux cent mille Belges suivaient le convoi funèbre, entre deux haies de plusieurs millions d'hommes et de femmes pleurs, à l'humble chapelle du château de Laeken, où la reine a voulu être inhumée près de l'aîné de ses enfants.

On dit que cette chapelle va se changer en une grande basilique. Ne serait-ce pas méconnaître le vœu suprême de la mort ? Sa mémoire sera plus sensible au monument national que les Belges vont lui élever par souscription, et pour lequel affluent déjà le denier de la veuve et l'obole de l'orphelin.

(Musée des Familles.)

LA GAZETTE DE PÉKIN.



On trouve dans un livre qui a pour auteur M. Wade, et pour titre : *Note sur la situation et le gouvernement de l'Empire Chinois, en 1849*, une notice curieuse sur la *Gazette de Pékin*, nom sous lequel on est convenu de désigner le journal officiel de l'empire :

« Les renseignements sur la naissance et les premières années de la *Gazette de Pékin* nous manquent absolument. La tradition rapporte qu'elle commença à paraître sous la dynastie des Sungs, dans la seconde moitié du x^e siècle de notre ère. Il paraîtrait que c'est une espèce d'affiche quotidienne placardée tous les jours sur les murs de la capitale, et dont on envoie des copies manuscrites aux principaux fonctionnaires des provinces. Elle n'arrive à Canton, ou du moins au public de Canton, que par des voies non officielles et imprimées. On l'y réimprime pour la vendre dans les diverses villes de la province. On la fait paraître ainsi de deux jours l'un sous la forme d'une brochure de dix ou douze pages, chaque numéro portant un chiffre qui lui donne sa place dans la série annuelle.

« Elle se divise en trois parties : la première de deux pages consacrées à la cour et la famille impériale ; la seconde aux décrets qui signifient la volonté du souverain, qu'ils viennent de son initiative ou qu'ils soient motivés par des rapports qui lui sont adressés ; la troisième, enfin, contient les mémoires ou rapports des mandarins, émanés en général des plus hautes autorités civiles et militaires de l'empire et de ses dépendances, et traitant de presque tous les sujets qui peuvent intéresser la prospérité du pays.

« Les décrets de l'empereur sont des documents qui parlent remarquablement bien le langage des affaires, dans un style aussi simple et concis que celui des mémoires est emphatique et redondant. Dans ces décrets se trouve la substance de tous les faits qui peuvent intéresser le public, la sanction qui change les propositions des ministres en lois de l'empire, et enfin la notification de toutes les mutations ou promotions qui peuvent survenir dans l'ordre des fonctionnaires publics, jusqu'à la nomination du plus humble officier de l'armée.

« Les Mémoires contiennent des rapports sur la conduite des fonctionnaires de tout grade, qu'il s'agisse de blâme ou de récompense ; les plus élevés en grade sont quelquefois ainsi forcés de venir s'accuser eux-mêmes dans le journal officiel, sous peine de se voir mis en accusation par les censeurs chargés de la surveillance de tout l'empire, et dont le devoir va, en de certaines circonstances, jusqu'à faire des remontrances au souverain lui-même.

L'administration des lois, le changement à introduire dans les codes, l'état du revenu public, les mouvements politiques extérieurs ou intérieurs relatifs à la Chine, proprement dite, les gouvernements des nombreuses tribus qui relèvent de l'empire, sont tour-à-tour discutés dans ces dépêches qui, seules, peuvent fournir quelques renseignements certains sur les événements du jour.

« Les gazettes d'une année forment, en réalité, une collection de documents officiels au nombre de sept ou huit cents environ, que par la variété et l'importance des sujets dont ils

traitent, par le rang élevé de ceux qui les ont écrits, devraient à ce qu'il semble, fournir des matériaux excellents pour la composition d'une histoire de la Chine. Malheureusement, il n'en est rien. La lecture de ces documents peut être très-utile à celui qui étudie la langue officielle, autant pour le mérite du style que pour les curieuses connaissances qu'il faut posséder pour comprendre ce qu'on lit ; mais à tout prendre, et considérant surtout l'immensité de cette collection, l'utilité réelle dont elle peut être n'est que très bornée.

Sans compter les mensonges officiels, qui abondent dans les mémoires adressés à l'empereur, on s'aperçoit bientôt que la presque totalité des documents livrés au public est tronquée. Des décrets sont promulgués en réponse à des demandes qui n'ont pas été publiées, et la plupart des mémoires publiés restent sans réponse. Il en résulte que le lecteur le plus consciencieux n'y trouve, même pour la durée d'un seul règne, que des renseignements sans suite et desquels il lui est presque impossible de tirer autre chose qu'une sèche nomenclature des faits qui se sont produits de son temps.

« Les représentations des ministres et les instructions de l'empereur au sujet des contestations que produisent nécessairement les rapports avec les étrangers, sont devenues très-rares depuis la paix dans l'édition de la *Gazette* qui se publie à Canton. Les plus précieux documents qu'on y trouve sont certainement ceux qui concernent les finances, mais ces pièces mêmes ne contiennent que des détails très-incomplets, et ce qui empêche l'écrivain scrupuleux d'en tirer un véritable parti, c'est l'usage établi par l'administration de ne compter comme taxes d'une province que ce qu'elle produit au Trésor impérial, déduction faite des sommes absorbées par leur administration, par les travaux d'utilité publique, etc. Et de là résulte qu'après avoir étudié la collection de toute une année, on acquiert la conviction qu'on a appris très-peu de chose autre que des généralités.

RÉBUS.



Chauftez-vous.

Chauftez-vous.

Chauftez-vous.

Chauftez-vous.

Chauftez-vous.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Une chute toujours amène une autre chute.

U—Nœud—Chûte—Toue—Jour—A mène une autre chute.

AUX AMIS ET PROTECTEURS DE LA SAINTE LITTÉRATURE.

La livraison d'aujourd'hui termine la 5^e année de l'*Album*. Comme nous l'avons annoncé déjà, nous sommes décidé à en continuer la publication. Lorsque nous avons pris cette détermination nous avons cédé à l'ardent désir manifesté par la presse du pays et par un grand nombre de nos compatriotes, de voir la continuation de ce recueil de littérature choisie qui a su mériter leur approbation. Et nous promettons aux lecteurs et lectrices que nous serons toujours fidèle à notre épigraphe, comme par le passé. L'*Album* sera continué sur un plan amélioré, et le choix des matières sera de plus en plus soigné, afin de satisfaire tous les goûts et de joindre autant que possible l'utile à l'agréable. Nous prévenons d'avance nos *grands philosophes du jour* qu'ils n'y trouveront jamais les œuvres de leurs auteurs favoris, qui ne peuvent que démoraliser au lieu d'instruire ou d'amuser le lecteur. Nous comptons beaucoup sur la co-opération et l'encouragement de nos compatriotes, et même des membres du clergé qui a tant à cœur de voir la bonne littérature se répandre parmi nous.